

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr., broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 19 ANNÉES FORME 38 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

20^e Année. N^o 995 — 6 Mai 1876

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — Secrétaire, M. E. HUBERT.



ROUEN. — Incendie du théâtre des Arts. — Les choristes se précipitent des étages envahis par les flammes

(Dessin de M. Lix, d'après le croquis de M. E. Geffroy.)

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par J. Noriac. — Nos gravures : Incendie du théâtre des Arts, à Rouen; — Translation des dépouilles mortelles de la famille royale de Belgique; — Les massacres de Prisrend et Trawnick; — Cavalcade de Villefranche. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Les Dramas de l'enfance : Les Fiancés (nouvelle). — Le Salon de 1876, par Olivier Merson. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Memento. — Solutions d'échecs et rébus.

GRAVURES : Incendie du théâtre des Arts à Rouen : Les choristes se précipitent dans la rue; — la façade du théâtre des Arts; — la chute des victimes; — les victimes; — le foyer de l'incendie. — Translation des dépouilles mortelles de la famille royale de Belgique à Laeken. — Salon de 1876 : *La Neige* (Ch. Frère); — *Une Prairie dans le Bourbonnais* (Harignies); — *la Bergère endormie* (Vayson); — *Avant l'orage* (Busson); — *les Cancalaises* (Feyen-Perrin); — *la Ferme de Saint-Siméon à Honfleur* (Karl Daubigny); — *le Chemin vert* (de Groiseilli z); — *l'Escaut à Anvers* (Boudin); — *la Mort d'un chêne* (Lansyer); — *la Tour des pleureuses à Amsterdam* (Vernier). — Massacres de Trawnick (Bosnie). — Revue comique, par Cham. — Cavalcade de bienfaisance à Villefranche. — Echec et rébus.

COURRIER DE PARIS

Joli mois de mai, quand reviendras-tu ?

Encore une désillusion, encore une réputation surfaite. Le mois de mai est revenu; mais c'est bien parce qu'il ne pouvait pas faire autrement.

Il est revenu nuageux, froid et pluvieux, comme le premier mois de février venu. Les Parisiens qui adorent le printemps sont dans la tristesse; le légendaire rayon de soleil ne s'infiltré plus à travers les vitres malpropres de l'atelier; ils ne savent plus à quoi s'en tenir.

L'autre dimanche et l'autre lundi, ils ont pris leur parti en braves, et les trains du matin, les petites cages voisines des stations de la banlieue, ont été habités; mais on n'y chantait pas, tout était morne et froid, la tristesse suintait à travers les murs : il pleuvait.

Comment se fait-il que quelques gouttes d'eau, des averses même, puissent affliger ainsi toute une population ? Cela s'explique bien simplement.

Tout Parisien marchand, trafiquant, travaillant en chambre ou en boutique, n'a que deux rêves : se retirer avec des rentes, mais, avant cette fin naturelle, posséder une maison de campagne.

La maison de campagne varie suivant les positions. Le riche marchand possède à Chatou ou à Ville-d'Avray une belle demeure « qui va » dans les deux cent mille francs. Le marchand qui suit va vers Bougival ou Viroflay « dans les cent mille francs »; et en descendant l'échelle on arrive, en passant devant le monteur en bronze de la Varenne-Saint-Maur et le quincaillier de Nogent, aux bicoques bizarres des camelots.

Les camelots ruraux n'ont aucun rapport avec les camelots du trottoir parisien; on désigne ainsi tous les gens qui se bâtissent eux-mêmes une habitation champêtre.

Les uns sont des graveurs sur métaux, des hommes d'affaires, des employés, des gens de théâtre, des portiers; les autres ne sont rien du tout.

Voici comment naissent les camelotières :

Un dimanche, un brave homme en se promenant à un ou deux kilomètres de la station trouve un terrain illustré d'un écriteau qui apprend aux passants que le sublime endroit est à vendre, en bloc ou en partie, à raison d'un franc le mètre.

Le brave homme s'en retourne; mais tout le long du chemin il se prend à songer que, s'il le voulait bien, il pourrait devenir propriétaire de trois cents

beaux mètres de terrain, parce qu'il a trois cents beaux francs dans un vieux bas.

Pendant la semaine il en parle à sa femme. Sa femme jette les hauts cris; mais le dimanche d'après on va visiter ensemble et l'on change d'avis. Ce n'est pas la beauté du site qui a produit ce changement soudain; non, c'est la réflexion.

La femme s'est dit « qu'on ne sait pas qui vit et qui meurt, et que la terre ne s'en va pas. » La terre achetée, on songe à bâtir et on bâtit. Oui. Comment? je n'en sais rien. Le mari achète du moellon, invite un camarade qui sait faire le mortier.

Ah! ne riez pas; la plupart de ces niches à chiens qui bordent la voie ferrée dans les steppes de Gennevilliers ou de Nanterre ont coûté trois ou quatre cents dimanches de la vie d'un homme cocasse, mais à coup sûr respectable.

Il voulait être propriétaire, il l'est; que Dieu lui pardonne et qu'il ne sache jamais que : la propriété, c'est le vol.

Non seulement il a travaillé pendant les jours de repos que Dieu lui avait donnés, mais que de gênes il a essuyées pour acheter quelques briques ou quelques planches, et que de fois il a eu à hésiter entre l'achat d'un pantalon devenu nécessaire ou celui d'une serrure d'occasion pour une porte encore à faire.

Enfin tout est bien qui finit bien. La cahutte est achevée, et on s'y amuse autant que dans les belles villas de Chatou. Mais, aussi bien là que là, il est de condition absolue pour s'amuser, qu'il fasse beau temps. Pas de soleil, pas de campagne.

Les gens qui vivent aux champs se soucient fort peu du soleil, du froid ou de la pluie, quand le temps qu'il fait ne nuit pas « aux biens de la terre. » Ils ont leurs travaux, leurs habitudes, leurs plaisirs de toutes les saisons. Mais il n'en est pas de même des gens de Paris qui ont construit ou fait construire une maison aux champs sans trop savoir pourquoi, poussés par une fatalité étrange dont ils n'ont jamais cherché à se rendre compte.

Demandez-leur pourquoi, riches ou pauvres, ils se sont imposé de si grands sacrifices, ils répondront :

— J'adore la campagne.

— J'ai besoin de prendre l'air.

— Il faut bien aller quelque part le dimanche.

Toutes ces réponses sont absurdes.

Ceux qui aiment véritablement la campagne arrangent leur vie de façon à s'y implanter à jamais.

Pour prendre l'air on n'a pas besoin d'une campagne à soi, malgré cette plaisante prétention de certains propriétaires qui disent :

— Vous pouvez venir sans crainte, *mon air* est très-bon.

Quant à la nécessité d'aller quelque part le dimanche, elle n'est pas autrement explicable, puisque ceux qui n'ont pas de campagne ne restent jamais chez eux.

On a attribué cette manie de construction champêtre, au désir légitime qui s'empare du cœur de l'homme qui, à un moment de sa vie, veut devenir propriétaire.

Eh bien, on s'est trompé.

Le boursier de Chatou,

Le négociant de Croissy,

Le monteur en bronze de la Varenne,

Le quincaillier de Nanterre,

Le cordonnier de Puteaux,

Le costumier de Suresnes,

Le petit rentier d'Asnières,

Le concierge du chemin de ronde,

L'employé de Gennevilliers,

Le bohème d'outre Colombes,

Le cabaneur de partout, tout ces gens-là n'ont qu'un but, qu'un objectif, qu'un besoin auquel ils obéissent fatalement et sans se rendre compte de la nécessité qui les pousse; tous ces gens sont mus par le même mobile, par la même loi mystérieuse, ils ont besoin d'arroser leur jardin.

Le dimanche, ils ne se promènent pas, ils ne prennent pas l'air, ils n'admirent pas les grandeurs de la nature, ils ne se reposent pas dans le calme; ils arrosent.

Ils arrosent sans cesse, ils ne désarrosent pas.

Une voix mystérieuse, lorsqu'ils se veulent repo-

ser, leur crie : Arrose! comme elle criait marche au Juif Errant, et ils vont ainsi durant douze heures du parterre à la pompe, du puisard aux radis.

Voilà pourquoi la pluie qui, après tout, n'est que de l'eau en temps ordinaire, devient une calamité au mois de mai.

Cependant que l'*Aïda* de Verdi, retour du Caire, fait courir tout Paris, on court à l'Opéra, mais avec sagesse, et nombre de médisants attribuent à l'escalier de Garnier les recettes de M. Hallanzier.

On fait des recettes dans les deux endroits, et c'est le principal; mais voilà une vieille question qui revient sur l'eau. On mesure ce qu'a fait l'industrie privée avec ses propres moyens d'action, et l'on considère, de l'autre côté, ce qui a été tenté par une administration qui coûte plus de six millions par an à la France, encore bien endolorie.

Vous allez voir qu'un de ces jours la question viendra à la tribune, et il y aura, si j'en crois certains bruits, des coups violents portés par des gens supérieurs et au demeurant ne manquant pas de logique et qui comprennent difficilement que de pauvres paysans de Domremy et de Vaucouleurs soient obligés de payer pour avoir eu l'honneur d'être les compatriotes de la grande héroïne.

En bonne morale, c'est l'ombre de la sainte qui devrait les protéger, au lieu de gratter de sa palme divine le tiroir crasseux du percepteur des contributions.

Cette question n'étant pas de mon ressort, je laisse à mon cher confrère, l'auteur de l'*Histoire des treize salles de l'Opéra*, le soin de nous la présenter à sa façon; sa façon sera la bonne.

Mais, en revanche, je vais marcher sans vergogne dans un de ses champs exotiques, en le priant même d'affirmer mon dire de son autorité incontestée.

Quand le khédive avait le sac comme Nadar, il lui vint dans l'idée, ou plutôt on lui suggéra dans l'esprit, ou plutôt on insinua dans son cerveau que le comble de la gloire serait de faire représenter le chef-d'œuvre d'un maître européen.

Rien n'était plus facile; à coup de croix, d'argent, d'argent et de croix, on peut avoir bien des choses, ce qui explique surabondamment pourquoi il y a tant de gens riches et décorés. Vous savez comment se passèrent les choses : ce fut un Français, M. Du Loche, qui fit le poème.

Il y a quelque temps, M. Du Loche, atteint dans sa santé, alla demander des rayons de santé au soleil du Caire, à qui il avait donné, lui, les rayons de son âme. Mais les soleils ne valent pas mieux que les hommes, et le soleil égyptien déclara qu'il payerait à son heure. A qui se fier ?

Un fait analogue vient de se passer à Lisbonne, mais dans des conditions bien autrement aimables.

Le roi de Portugal est un artiste des plus distingués, un musicien remarquable, ce qui ne l'empêche pas, Dieu merci, d'être un monarque supérieur et aimé de ses peuples. Il pense fort judicieusement que lorsqu'on a des sujets de valeur, il faut savoir les garder.

Il y a trois ans, le vicomte d'Arneiro, secrétaire d'ambassade, s'amusa à faire entendre une assez importante quantité de morceaux profanes et sacrés. C'était en petit comité; le succès fut complet, et la presse parisienne réclama le gentilhomme musicien, qui était bien du reste l'artiste le plus doux, le plus modeste et le seigneur le plus aimable qu'on pût rêver.

Mais voyez la singularité de l'esprit humain. D'Arneiro, qui avait rêvé la consécration parisienne, se mit soudain à regretter les braves de son pays, et il partit bride abattue.

— Vous auriez pu, lui dirent ses pairs, garder vos succès pour vos amis.

— Je reviens pour les leur offrir.

— Oui, mais les Portugais n'aiment pas la gloire réchauffée.

— J'en ferai de la fraîche.

Le maestro a tenu parole, et vient de faire repré-

senter un opéra qui a eu là-bas le succès qu'obtient ici *Aïda*. Cela s'appelle *l'Elixir de jeunesse*, et les journaux portugais sont unanimes pour dire que si le livret avait été à la hauteur de la musique, l'œuvre du diplomate compositeur serait devenue un ouvrage classique.

Le roi s'est montré bon confrère et a publiquement félicité l'auteur.

Tout le monde était satisfait, excepté l'ombre de Camoëns.

~ Maintenant, si vous voulez, je vous avouerai franchement que l'homme à la fourchette commence à porter sur les nerfs de l'humanité. On se demande ce qui serait arrivé si, comme l'Anglaise de qualité du docteur Isambard, il avait avalé (sans respect) fourchette et cuiller avec.

Ce pauvre garçon, intéressant d'abord par sa gloutonnerie, a fini par tenir plus de place que tous les héros qui, pendant la guerre, ont eu des balles logées dans le corps.

Un célèbre docteur vient de le délivrer. La fourchette est devenue un objet de luxe d'objet de première nécessité qu'elle était avant. Il est d'autant moins probable que personne s'en veuille servir qu'elle est en ruolz.

Malheureusement, quand une fourchette a goûté de la gloire, il lui en faut encore, n'en fût-il plus au monde.

Elle a fait répandre sur elle les bruits les plus flatteurs, et ses partisans racontent ses haut faits.

C'est en vain que le docteur Labbé se tue à dire :

— Voilà comment je l'ai extraite; les reporters ne veulent pas, et il faudra que le savant en prenne son parti; la fourchette a des partisans très-chauds; Charles M. ne s'est pas encore prononcé; quand on l'interroge, il répond :

— J'ai vu dans ma jeunesse des médecins et des fourchettes si drôles, que je n'ose rien dire.

~ La mode parisienne, cette plébéienne impérieuse, a deux caprices pour le moment.

Le premier consiste à envoyer les gens comme il faut, — j'entends simplement par là les gens qui ont des voitures, — écouter la messe à la chapelle provisoire du Sacré-Cœur de Montmartre.

C'est une chapelle simple, humble, sans ornements, mais qui a toutes les grâces touchantes des chapelles parisiennes, qui sont les églises les plus catholiquement réussies.

Ne croyez pas ces bavards qui vous disent d'un air dégagé :

— Je n'aime, moi, que les églises de campagne.

Ce sont des farceurs qui n'y sont jamais entrés, d'abord, parce qu'elles sont toujours fermées pendant la semaine, et très-encombrées le dimanche, sans compter bien d'autres désagréments ruraux sur lesquels la foi passe sans ternir ses blanches ailes.

Les dévotes de la *Vie parisienne* vont bien faire quelques cures dans l'église de la commune où sont situées leurs terres, mais si elles ne continuent pas à se soigner à Paris, l'hiver leur fait mal.

~ Apercevez-vous d'ici les yeux des habitants de la butte, voyant gravir chaque matin trois cents équipages illustrés des plus gracieuses créatures du faubourg Saint-Germain?

L'église provisoire est, je crois, sur l'emplacement ou bien près de l'endroit où le pauvre général Lecomte fut fusillé en compagnie de M. Clément Thomas.

Sauf quelques artistes peintres ou comédiens, quelques petits rentiers de la loge et de braves ouvriers, — Dieu sait qu'il y en a encore beaucoup, beaucoup, — le petit reste n'est pas absolument aussi bien composé que les salons de la princesse T... C'est un autre genre: on y voit les truqueurs de Paris, depuis le ramasseur de cigares jusqu'à la dépouilleuse de chapeaux, une femme qui met les chapeaux en pièces pour en arracher la soie qui sert plus tard, congrûment préparée, à couvrir des lapins vivants ou plutôt des chats chargés de représenter les timides héros de la gibelotte. Si ces animaux ne criaient pas, on les prendrait pour de vrais lapins, oui; mais ils crient.

Il est bien difficile de ne pas crier quand on vous

écorche, il y a même une opinion bourgeoise qui consiste à croire que le peuple crie toujours, même quand on ne l'écorche pas.

Et on l'écorche toujours bien un peu.

Eh bien, le peuple de Montmartre donne en ce moment un exemple charmant de dignité et de bon goût. Il assiste, calme et digne, à ces promenades religieuses, et, quand un sourire effleure ses lèvres pâles, on y trouve plus d'étonnement que d'ironie.

~ L'autre caprice de la mode est plus mondain: c'est la fureur du patinage à... chaud; pas de glace, pas de patins, pas de danger, des roulettes et du bitume. Le plaisir arrive du trottoir, comme la lumière vient d'où elle peut.

Notre intention n'étant pas de faire des réclames à ces établissements qui ont suffisamment d'amateurs, et dont l'utilité hygiénique n'est pas mieux prouvée que l'influence des calembours sur l'esprit humain, nous attendrons prudemment.

~ Un établissement, sur lequel nous attendrons aussi pour prononcer, c'est celui que vent créer un industriel dans un des bassins du bois de Boulogne.

Par quelle suite d'idées cet honorable citoyen préfère-t-il laver ses contemporains, là, plutôt qu'ailleurs?

Tout le monde l'ignore; il se pourrait pourtant que ce fût dans l'unique but de gagner de l'argent. Je donne cette réflexion pour ce qu'elle vaut, et sans y attacher autrement d'importance, si je me trompe, je ferai des excuses.

~ D'un côté la Liberté dit :

— Pourquoi donc cet entrepreneur ne gagnerait-il pas sa vie comme il l'entend?

D'un autre côté, le substitut du bon sens répond :

— C'est un grand mal, en effet, de gêner la fortune d'un homme, mais pourtant il est bien peu probable que les pères de famille qui veulent faire apprendre la peinture à leurs filles, choisissent justement des bords fleuris et émaillés de caleçons. Or, si les pères ne viennent pas, les restaurateurs, les cafetiers, les vacheries du Jardin d'acclimatation et du Pré-Catelan et MM. les cochers perdront leurs moyens d'existence, et le bonheur d'un seul peut entraver l'existence de tous.

— Tiens, c'est vrai, fait la Liberté, je n'avais pas pensé à ça.

On ne peut pas s'imaginer combien la Liberté est distraite depuis quelque temps.

~ Les beaux mariages vont leur train. Parmi les plus remarquables, on cite celui du marquis de Caumont La Force avec M^{lle} de Maillé de la Tour-Landry.

Un journal, pour lequel je professe une inaltérable sympathie, a eu l'idée assez ingénieuse de publier, à propos de ces grands mariages, de petits entrefilets qui s'intitulent prétentieusement: *Notes héraldiques*. Joli titre, bonne idée, mais à la condition expresse d'être intéressants et utiles. Le nom du rédacteur de ce journal impose en la matière; c'est le cas de dire: Noblesse oblige.

Or, jusqu'à présent, ces *Notes héraldiques* sont insignifiantes.

Il est fort désobligeant pour les MM. de Caumont qu'on vienne dire au public, et comme si on lui servait une nouvelle à sensation, qu'ils portent: *d'azur à trois léopards d'or armés, lampassés et couronnés de gueules*.

Tout le monde sait cela; j'entends ceux qui par honneur, par science, par éducation ou par position, ont intérêt ou devoir à honorer les grandes familles qui, pendant plus de mille ans, ont fait la gloire de la monarchie française.

Les autres, il est inutile de leur dire cela, ils n'y comprennent rien.

~ Le même historiographe ajoute un peu prudemment :

« M^{lle} de Maillé porte, de par sa naissance, — d'or à trois fasces ondées de gueules. »

De par sa naissance est un chef-d'œuvre, par cette bonne raison, qu'excepté à Jeanne d'Arc et à Jeanne Hachette, on n'a jamais concédé d'armes aux femmes.

Les jeunes filles nobles ne portent les armes de

leur famille qu'à leur mariage, et encore faut-il qu'elles soient *accostées* aux armes du maître. Une femme séparée ne peut porter ni ses propres armes, « celles qu'elle tient de sa naissance, » ni celles de son époux.

Les enfants ont le droit d'écarteler, mais, en aucun cas, ils ne peuvent faire brocher sur le tout l'écusson maternel.

Les vieilles demoiselles qui ne se veulent point marier ne peuvent et ne doivent point porter les armes de leur maison, sinon que l'écu soit en forme de lozange. Sans supports et sans attributs, casques ou lambrequins, les couronnes sont tolérées, mais c'est bien risqué.

Les veuves devraient suivre cet exemple, lorsqu'elles n'ont pas d'enfants, et entourer l'écu lozangé de lacs brisés du métal de l'écu.

Voilà.

Mes chers confrères du journal en question me pardonneront cette petite pédagogie, parce qu'ils savent que tout avertissement partant de leurs colonnes serait considéré par moi comme un nouvel échantillon de leur inépuisable bienveillance à mon égard.

~ Faut-il enregistrer ici l'épouvantable sinistre de Rouen? je n'en aurais ni la force ni le courage, et ce que j'en pourrais dire serait d'ailleurs bien pâle, à côté des saisissantes gravures du journal. Donc, passons à quelque chose de moins triste.

~ Vous savez que rien n'est sacré pour les savants.

Voici que l'un d'eux, homme de sens et de raisonnement, s'est pris à penser que si les anciens avaient tenu le myrte en grande estime, ils devaient avoir un motif plausible.

En vain lui objectait-on que le myrte est toujours vert, que le myrthe a des fleurs charmantes et des senteurs suaves, que le myrte était l'arbre consacré à Vénus, qu'avec les colombes blanches le myrte était ce qu'il y avait de plus cher à la déesse, le savant n'était pas convaincu.

Il avait bien pénétré le mystère des colombes, mais le myrte le déroutait.

Enfin, l'autre jour, il est arrivé à l'Académie en s'écriant :

— J'ai trouvé! j'ai trouvé!

Aussitôt qu'un savant a trouvé quelque chose, il se met à tirer des fioles de sa poche; les autres savants tirent leur mouchoir, en manière de contenance et pour cacher leur désespoir.

Les mouchoirs rentrés, le savant trouveur a exposé que: S'il était vrai que le myrte possédât les plus grandes qualités, telles que celles citées plus haut, sans compter ses vertus essentielles et sa propriété de remplacer la feuille de noyer, il possédait un mérite plus grand encore, un mérite vrai, sérieux.

— Messieurs, s'est-il écrié, la feuille de myrte guérit les rhumatismes.

A ces mots, tous les académiciens se sont levés et ont serré leur collègue dans leurs bras.

Jamais triomphe ne fut plus complet.

Maintenant, il faut savoir ce qui se passera la semaine prochaine, si les rhumatismes ne vont pas mieux.

~ Le mot de la fin est de Vivier, le célèbre corniste et le roi de la plaisanterie.

Comme ce mot est fort méchant, je cite le nom de l'auteur, espérant toutefois qu'il ne lui aliénera pas les sympathies du public élégant et aristocratique qui demande un second concert à *cor et à cris*, à cor surtout.

On demandait à Mermet :

— Pourquoi n'avez-vous pas fait l'acte de la prison et le tableau du bûcher? c'eût été saisissant.

— J'ai, répondit le compositeur, abandonné Jeanne quand elle n'entend plus « les voix; » à partir du sacre de Reims, elle n'est plus inspirée, elle ne fait plus rien de bon. Je l'ai abandonnée.

— Vous avez eu tort, dit Vivier, il ne faut jamais donner de mauvais exemples au public; il les suit — jusqu'à Orléans, mais pas plus loin.



La façade du théâtre des Arts.

Les victimes.

ROUEN. — INCENDIE DU THÉÂTRE DES ARTS. — Le foyer de l'incendie. — (Dessin de M. Scott.)

La chute des victimes.

ROUEN. — INCENDIE DU THÉÂTRE DES ARTS. — Le foyer de l'incendie. — (Dessin de M. Scott.)



BRUXELLES. — Translation des restes mortels du roi Léopold et de sa famille à Laeken, le 20 avril. — (Dessin de M. G. Janet, d'après le croquis de M. Von Elliot.)

NOS GRAVURES

Incendie du théâtre des Arts, à Rouen

UN épouvantable désastre vient de jeter la consternation à Rouen. Le théâtre des Arts, ainsi que la plus grande partie des maisons qui l'entouraient a été complètement détruit par un incendie dans la soirée du mardi 25 avril. Huit personnes ont péri dans les flammes; quatorze autres ont été blessées en s'enfuyant.

L'incendie s'est déclaré à l'heure où devait commencer la représentation d'*Hamlet*. Comment le feu a-t-il pris? Plusieurs versions circulent à cet égard. On raconte qu'un jet de gaz a enflammé les toiles des décors et qu'en un clin d'œil le feu a gagné les frises. Toujours est-il qu'en moins de cinq minutes, et au moment où on se préparait à ouvrir les portes pour introduire le public, toute la scène était en feu. Les flammes se répandaient partout avec une rapidité effrayante, et la fumée venait asphyxier les employés, artistes, figurants et soldats du 74^e, qui se préparaient à la représentation. On se ferait difficilement une idée de l'épouvante qui s'est emparée de tous ces malheureux : c'était un sauve-qui-peut général. Mais comment sortir? On se précipitait vers les issues, mais le feu s'était précisément déclaré au-dessous de l'escalier des figurants et des choristes. Impossible de sortir. La fumée était si intense, qu'il était impossible de respirer. Mais le danger devenait de plus en plus grand. Il n'y avait plus qu'un moyen d'échapper à la mort, c'était de se précipiter par les fenêtres, et cela de la hauteur d'un quatrième et d'un cinquième étage. On voyait des grappes humaines se cramponner aux barreaux de ces fenêtres. Une même pensée est venue instantanément à tous les habitants du quartier. On est allé chercher des matelas partout; on en jetait de toutes les croisées de la rue des Charrettes, de la rue de la Comédie et de la rue des Rociois. C'est ainsi que beaucoup de chutes ont été amorties.

Mais quel spectacle que celui de ces femmes en costume de théâtre, de ces choristes à moitié nus, de ces soldats déjà revêtus de leurs cuissards pour la représentation, tombant d'une pareille hauteur! Les assistants étaient terrifiés.

Une habilleuse, M^{me} Lallier, après avoir essayé de sauver plusieurs de ses camarades avec un courage inouï, se décida à tenter le salut pour elle-même. De l'une des maisons attenantes au théâtre, on lui lança une corde qu'elle saisit. Elle se laissa aller. La corde décrivit un formidable arc de cercle, et la malheureuse femme vint se heurter contre une corniche. Elle jeta un cri étranglé, lâcha prise et tomba sur le pavé de la rue de la Comédie. On la releva mourante, les deux jambes broyées.

M. Desmarest, le chef des chœurs, se voyant le chemin de l'escalier fermé, s'était précipité à une fenêtre grillée, et, écartant violemment les barreaux, avait essayé de passer par cette étroite ouverture. Il resta pris, sans pouvoir avancer ni reculer, les bras pendants hors de la fenêtre... Alors, deux heures durant, les assistants eurent ce spectacle de le voir griller tout vif! On voulut le secourir, et l'on appliqua au mur l'unique échelle qu'on avait. Un homme monta... l'échelle plia à se rompre.

— Descendez! cria-t-on au sauveteur.

Il descendit, et le hideux supplice du chef des chœurs continua. Quand, ce matin, on a retiré de là son cadavre, il était tellement racorni par la flamme, qu'il n'avait plus que 60 centimètres de long.

Les artistes chanteurs qui devaient interpréter *Hamlet* ont tous été sauvés. Leurs loges sont situées aux premiers étages, ce qui leur a permis de s'échapper.

Une immense lueur était projetée sur les rues environnantes et sur les quais, qu'une foule consternée encombra.

Les pompiers, les troupes de la garnison et la population ont fait preuve du plus grand dévouement. Tout ce qu'on pouvait faire, tout ce qu'on pouvait tenter a été fait et tenté. Tout le périmètre compris entre le Cours, la rue des Charrettes, la rue de l'Ancienne-Comédie et la rue Grand-Pont, n'est plus, à l'exception d'un

côté, qu'un amas de décombres. Les pertes matérielles sont considérables.

Le théâtre des Arts, dont la ville avait fait récemment l'acquisition, avait été construit par huit sociétaires en 1774, et inauguré en 1776. Il avait donc un siècle d'existence.

Translation des dépouilles mortelles de la famille royale de Belgique

LE 20 avril dernier, a eu lieu, à Laeken, la translation des dépouilles mortelles du roi Léopold I^{er}, de la reine Marie-Louise et de S. A. R. le comte de Hainaut, du caveau de l'ancienne église dans celui de la nouvelle.

Les corps du roi et de la reine avaient été enfermés dans deux cercueils de plomb recouverts de trois cercueils en bois. Or, il paraît que le caveau dans lequel on les avait déposés était humide à un tel point, que les bières supérieures tombaient littéralement en poussière. On a dû commander deux nouveaux cercueils. Ils sont en bois de chêne noirci et poli et ne mesurent pas moins de 2 mètres 20 de longueur sur 1 mètre de largeur. Les bords sont recouverts de filets d'argent, et deux têtes de lions, en même métal, tenant dans la gueule de grands anneaux, ornent les deux faces latérales. Cent grenadiers, choisis parmi les hommes les plus robustes du régiment, ont porté sur des civières, que l'on a dû construire spécialement pour la circonstance, les cercueils dans le nouveau caveau. Le roi, les ministres et un nombreux cortège les suivaient.

La cérémonie a eu un caractère tout intime. S. M. Léopold II désirait faire opérer la translation des dépouilles mortelles de ses augustes parents et du petit prince en grande pompe, mais il paraît qu'il a dû y renoncer, en présence de l'attitude du clergé de Laeken. Celui-ci, en effet, voulait bien que l'on traversât l'église avec le corps de la reine et du prince royal, mais il exigeait que l'on introduisit directement dans le caveau, par la porte de derrière du temple, la dépouille mortelle du feu roi, celui-ci ayant appartenu à la religion protestante.

Les massacres de Prisrend et Trawnick

LES populations musulmanes de la Bosnie et de la haute Bulgarie, accoutumées depuis longtemps à considérer les habitants chrétiens comme des êtres déclassés et sans aucune valeur, sont aujourd'hui exaspérées au plus haut degré par la résistance opiniâtre que ces derniers opposent aux troupes du sultan.

Jusqu'à ce jour, les quelques tentatives de rébellion qui s'étaient produites dans la Turquie d'Europe avaient été complètement étouffées. Les nombreuses victoires remportées par Omer-Pacha, le renégat croate, lors de la précédente insurrection des Slaves, les actes de barbarie commis par ses soldats, avaient répandu la terreur et la crainte dans tout le pays. Aussi les Turcs étaient loin de se douter que les populations qu'ils tenaient pliées sous leur joug essaieraient encore de se soustraire à leur domination. Ignorants du progrès et ne vivant que du souvenir de leur passé, ils ne s'émurent nullement quand éclata l'insurrection actuelle. Pleins de confiance dans les armées impériales, ils ne doutèrent pas de la prompte pacification des pays insurgés. Cependant le découragement et l'inquiétude commencèrent à les gagner quand ils virent les faibles troupes de redifs et de réguliers venant des pays chauds de Koniah, Trébizonde, Adana et Aïdin, décimées par les balles des insurgés et de nombreuses maladies. Bientôt les begs et les agas (anciens habitants chrétiens ayant embrassé le mahométisme depuis la conquête) s'armèrent pour leur venir en aide.

Les nombreuses défaites essayées par Dervich-Pacha, Réouf-Pacha et Méhémet-Ali-Pacha, eurent un douloureux retentissement dans les populations musulmanes, qui reprirent l'espérance, en voyant, le mois dernier, le commandement des troupes turques incomber à Mouktar-Pacha dont elles faisaient le plus grand cas. Le principal but des opérations tentées par ce nouveau général était le ravitaillement de Niksik, place très-importante située sur les frontières du Monténégro et qui

plus d'une fois avait résisté aux attaques des vaillantes populations de ce pays.

L'exaspération des musulmans fut sans borne quand ils apprirent qu'un fort détachement de l'armée de Mouktar-Pacha, envoyé pour ravitailler cette place, avait été attaqué et défait par les insurgés dans les défilés de Grahovo et Dougatch.

La rage des Turcs se traduisit de la façon la plus horrible à Prisrend et Trawnick. Les habitants chrétiens de ces villages furent en partie massacrés par les begs, les zaptiés (gendarmes) et les nizams-askers, dont la brutalité et la barbarie sont proverbiales dans toute la Turquie. Massacres horribles et sans raison, auxquels les insurgés ont répondu en incendiant de nombreux villages turcs sur les bords de la Drina, et qui ont donné à cette guerre ce cachet de barbarie et de cruauté dont elle est marquée des deux côtés.

Cavalcade de Villefranche

LA ville de Villefranche vient de donner, le dimanche 23 avril, une charmante et pittoresque cavalcade de bienfaisance. Le cortège était des plus attrayants et des plus variés. On remarquait surtout l'avant-garde des diables à cheval, vêtus de satin rose et de velours noir, rehaussés de galons or; les costumes historiques du duc de Villefranche, de son fils, des seigneurs de sa suite, ainsi que les nombreux chars, dont l'arrangement faisait le plus grand honneur à leurs organisateurs : char des saltimbanques, le charlatan et l'orgue, l'imprimerie, dont les programmes tirés en plein vent ont fait prime, le panier des Pierrôts, le char de l'Agriculture, traîné par un attelage de huit bœufs aux jougs dorés, le char de la Vigne, etc... Nous voudrions consacrer plus encore pour la description de cette brillante cavalcade; malheureusement la place nous manque.

En résumé, l'impression générale est unanime : grand succès, fête magnifique et qui fera époque dans Villefranche, où il y avait, ce jour-là, plus de 20,000 étrangers.

COURRIER DU PALAIS

Les torts du revolver. — Combinaison de deux maladies du temps. — Comment vient la misère. — Les exigences sociales. — Cent lettres anonymes. — Les persécutions d'un persécuté. — Comment on arrive à l'assassinat. — L'homme surveillé. — Le bonheur en prison. — Le trentième jugement. — Une fin paisible. — L'amour et l'amitié. — Vertus mal comprises. — La Scala et le concert du XIX^e siècle. — Beaucoup de bruit pour rien!

J'AI souvent signalé les torts du revolver; mais enfin, le revolver a encore pour lui l'excuse de n'être qu'un instrument inconscient. Inventé, j'aime à le croire, pour la défense, il n'en est pas moins terriblement commode pour l'attaque. Et puis, qu'appelle-t-on « se défendre? » Voilà ce qu'il serait bon de préciser un peu; car, certainement, le passant qui vous jette l'épithète d'imbécile vous attaque; mais il n'en résulte pas précisément le droit de tirer sur lui, ce me semble. En définitive, comme un homme offensé, insulté, peut, dans tous les cas, ne pas garder le sang-froid nécessaire pour distinguer une injure d'une menace et une menace d'une provocation, je trouve qu'il vaudrait beaucoup mieux que l'on n'eût pas de revolver dans sa poche. Mais les gens mal intentionnés n'obéissent guère à la loi à cet égard; il faut bien que les gens paisibles se mettent parfois en mesure de se défendre.

Le crime commis par Isnard, qui a comparu cette semaine devant la cour d'assises de la Seine, est le produit de la combinaison de deux maladies de notre temps, le revolver et la rage du luxe. Isnard est un homme qui a passé la soixantaine, il est marié; il a trois enfants; il était, depuis 1867, employé à la Compagnie d'assurances la Nationale; ses appointements et divers avantages lui composaient un revenu de sept mille francs par an environ. C'était un homme intelli-

gent, un employé travailleur; sa conduite, sa moralité étaient irréprochables, et pourtant il était couvert de dettes. Les emprunts qu'il a contractés auprès de ses collègues supérieurs, égaux ou inférieurs, se sont élevés au chiffre de plus de 30,000 francs. En 1872, M. Onfroy, le directeur de la Compagnie et les administrateurs, sont inondés, — le mot est aux débats, — inondés de lettres anonymes qui critiquent l'administration au point de vue de la façon dont est traité tel ou tel employé dont le mérite ne saurait égaler celui de M. Isnard; on ne fait pas assez pour M. Isnard; c'est à M. Isnard que devait aller telle récompense, telle gratification, etc., etc. Puis aux critiques succédaient les menaces! L'auteur de ces lettres, si savamment déguisée qu'en fût l'écriture, n'était pas difficile à reconnaître, et une expertise confirma pleinement l'impression première que tout le monde avait éprouvée à leur lecture; Isnard était le coupable, il en fit l'aveu par écrit. Révoqué de son emploi à la suite de cette découverte, au lieu de chercher une autre place, il passe quatre ans à poursuivre de ses plaintes, de ses récriminations, de ses menaces de mort, M. Onfroy, qui a encore la faiblesse de se laisser soutirer par lui environ 3,000 fr. Isnard assaille aussi de ses demandes de secours les administrateurs de la Compagnie; il rôde toute la journée aux alentours du siège de la Société, il guette les employés; il leur emprunte de l'argent et il finit par accepter parfois d'eux de modiques sommes, 50 centimes.

— Mais alors, lui dit l'un d'eux, devant lequel il fait pour ainsi dire parade de sa misère, on n'a pas un appartement de 1,100 francs!

— Que voulez-vous, répond Isnard, il y a des exigences sociales.

Cette réponse, pour nous, est d'autant plus terrible qu'elle a été faite de bonne foi par ce malheureux accablé dans sa misère quasi volontaire, réduit à une mendicité déguisée, et qui semble chercher des arguments pour sa colère et ses mauvais desseins. On pense bien que les lettres anonymes pleuvent d'autant plus; M. Onfroy fait placer dans son cabinet une sonnette d'alarme qu'un mouvement du pied peut faire jouer; il prévient le préfet de police. Isnard est appelé à la Préfecture; mais il ne songe pas longtemps aux avertissements qui lui sont donnés; il continue à nourrir sa colère, sa rancune; le malheureux paraît en être arrivé à croire réellement que c'est lui qui est persécuté. Il achète un revolver avec six cartouches, il se fait donner une arme solide « qui puisse tuer un loup ou un homme; » c'est, dit-il, pour un percepteur de campagne. Il fait couper sa barbe et se présente sous un faux nom à la Compagnie; le garçon de bureau ne le reconnaît que quand il l'a introduit dans le cabinet de M. Onfroy, et alors il reste présent à l'entrevue, quelques efforts que fasse Isnard pour le décider à sortir. Pendant cet entretien, Isnard a toujours eu la main sous son paletot. Il faudrait reproduire en entier l'acte d'accusation et les débats, qui ont occupé deux longues audiences, pour rappeler toutes les persécutions auxquelles M. Onfroy est en butte; Isnard le guette dans la rue, le poursuit, veut pénétrer avec lui dans les bureaux; ce qu'il veut, c'est 15,000 francs, c'est 10,000 francs, c'est sa réintégration dans son emploi, c'est surtout la restitution de l'écrit dans lequel il a avoué être l'auteur des lettres anonymes.

Enfin, un jour, M. Onfroy, poursuivi dans la rue, rentre dans ses bureaux; il gravit le perron pour échapper à Isnard, et celui-ci, à un mètre et demi de distance, tire successivement deux coups de revolver en visant au front; il allait tirer le troisième, il avait encore le bras tendu, lorsque le concierge se jeta sur lui et le terrassa. Malheureusement, la balle avait frappé le bras, déchiré les muscles, enfin causé des désordres tels que M. Onfroy est mort le surlendemain.

Telle est cette affaire qui a causé une certaine sensation cette semaine; ce maniaque méchant n'a pas changé d'attitude; c'est lui qui a raison, c'est M. Onfroy qui a eu tort et qui a voulu le frapper de sa canne. Aussi, malgré les efforts de M^e Lachaud, le jury a déclaré Isnard coupable de meurtre avec préméditation, en admettant toutefois l'existence de circonstances atténuantes. Grâce à son âge, Isnard a été condamné à la réclusion perpétuelle.

En 1841, la cour d'assises de Douai prononçait, contre un nommé Godefroid, une condamnation pour faux et ajoutait à la peine la surveillance de la haute police. Depuis ce temps, le malheureux Godefroid a été con-

damné trente-quatre fois pour rupture de ban, et il a passé en prison vingt-deux ans et cinq mois. Pour lui, la prison c'est la vie ordinaire et réglée; la liberté, c'est l'exception, c'est le rêve pénible. Godefroid est doux et patient, il travaille de bon cœur, c'est un excellent comptable, un bon prévôt de chambrée, enfin c'est un prisonnier modèle; mais chaque fois qu'on le met dehors, il se grise jusqu'à ce qu'il ait épuisé son petit pécule et il se fait remettre en prison le plus vite possible. Le voilà pour la trente-sixième fois devant la justice. M. le président du tribunal correctionnel d'Évreux lui demande pourquoi il ne se conduit pas toujours de la même manière. Godefroid répond, — et il est probable qu'il n'a jamais lu aucun plaidoyer contre la surveillance, — il répond que la surveillance l'a empêché de trouver de l'ouvrage et qu'il y a renoncé, quoiqu'il ne soit ni méchant, ni paresseux. Et puis il a fait remarquer au tribunal qu'il était bien inutile de le condamner à dix ans de prison, et que, comme il est âgé de soixante-quatre ans, une condamnation à cinq ans de prison est bien suffisante pour lui faire terminer paisiblement sa carrière!

Godefroid a obtenu ses cinq ans; il se retire satisfait, — satisfait!

Je ne crois pas, par exemple, que Couderc et Bouscarat, deux loueurs de voitures, qui ont été condamnés, le premier à six mois et le second à quatre mois de prison, soient aussi contents que Godefroid. Le croiriez-vous, le crime de Couderc, c'est d'avoir défendu sa femme; le crime de Bouscarat, c'est d'avoir pris parti pour son ami. J'oubliais M^{me} Couderc, qui a été condamnée seulement à 16 francs d'amende et à laquelle on reproche aussi une action des plus méritoires, assurément; elle a vu un monsieur qui, chez elle, s'empara d'une montre accrochée à la cheminée, et elle s'est jetée courageusement sur ce malfaiteur pour obtenir de lui la restitution du bijou.

Telles sont les prétentions des trois prévenus, qui disent bien la vérité, mais qui ne la disent pas tout entière. Vous allez voir comme les choses vont changer de face quand la lanterne sera éclairée. Le monsieur qui a pris la montre est un huissier qui procédait à une saisie chez Couderc, et voyez alors comme tout s'enchaîne: M^{me} Couderc se jette sur l'huissier, M. Couderc se jette sur l'huissier par amour conjugal, M. Bouscarat se jette sur l'huissier par amitié, et l'huissier, à l'issue de cette scène pathétique, avait la lèvre fendue, le visage en sang et une dent cassée; — voilà pour les contusions visibles. Mais ce qu'il y a d'étonnant, c'est que de pareils désordres se soient produits tout seuls, car Couderc, sa femme et Bouscarat ont juré devant le tribunal leurs grands dieux qu'ils n'avaient porté aucun coup.

Je ne puis pas vous dire, dans un procès d'un genre tout différent, si c'est M. Armand qui est le ténor et M. Lebassi qui est le baryton, ou bien si M. Armand est le baryton et M. Lebassi le ténor. Il faut demander cela au café concert du XIX^e Siècle, où ces messieurs ont chanté, ou bien à la Scala, où ces messieurs chantent à présent, du moins je le suppose, d'après ce que j'ai entendu à l'audience des référés.

M^{me} Roisin, directrice de la Scala, annonçait sur ses affiches, avis et prospectus, que quand MM. Armand et Lebassi auraient terminé leur engagement au XIX^e Siècle, c'est-à-dire à la fin du mois, ils se feraient entendre à la Scala.

M. Dajou, propriétaire du concert du XIX^e Siècle, demandait au juge des référés autorisation de lacérer, détruire, annihiler ces affiches, avis et prospectus, qui lui portent préjudice, et, pour cette exécution, de se faire assister par le commissaire de police et la force armée.

Quoique à la Scala, le sceptre soit en quenouille, il est tenu d'une main ferme. M^{me} Roisin n'a pas eu peur, et elle a simplement répondu qu'elle avait le droit d'annoncer ce qui était strictement exact et ce que M. Dajou ne pouvait contester.

Et M^{me} Roisin a eu raison. Le juge a décidé qu'il n'y avait lieu à référé.

PETIT-JEAN.

LES DRAMES DE L'ENFANCE

LES FIANCÉS

II

TOUT autre était le caractère d'Anna. Douce, timide, réservée, elle restait presque constamment auprès de sa mère, et n'aimait pas à être, de la part des étrangers, l'objet de caresses et de gâteries; elle se tenait même à l'écart des autres enfants et ne voulait d'autre société que celle d'Albert, ne jouant et ne s'égayant qu'avec lui.

Elle avait, du reste, en son tout jeune cavalier, un fidèle et courageux protecteur. Autant il était doux avec ceux qui se montraient bons pour petite sœur, autant il devenait batailleur et vindicatif à l'égard de ceux ou de celles qui lui faisaient de la peine. Ses petits poings mirent souvent à la raison, — au grand mécontentement des parents, — les brusques et les turbulents, les moqueuses et les jalouses.

La correction donnée, fier à bon droit de ses hauts faits, il prenait Anna par la main, la consolait en l'embrassant, et jetant sur les vaincus un regard plein de menaces et de dédain, il la ramenait à sa mère. Petite sœur alors, l'œil brillant et haletante d'émotion, narrait les prouesses de son défenseur, et bien souvent ces récits faisaient ensuite, entre les deux mamans, le sujet des plus doux entretiens.

En voyant croître sous leurs yeux ces deux enfants tendrement aimés, elles se prenaient à devancer les secrets de l'avenir. Sous tous leurs pas, elles semaient des roses sans épines; tout devait leur sourire. Elles les voyaient grandir en s'aimant toujours et le : « nous les marierons » dit sur le berceau d'Anna revenait à chaque instant dans leurs cœurs et sur leurs lèvres.

Les deux enfants assistaient parfois à ces causeries maternelles, et, bien qu'ils ne parussent y prendre aucune attention, il faut bien croire que ce qui s'y disait n'était pas perdu, pour l'un d'eux au moins.

En effet, un soir que M^{me} Morin, après avoir couché son fils, veillait auprès de lui en attendant que le sommeil vint, Albert, qui semblait depuis un instant préoccupé, lui dit :

— Maman, je ne veux plus appeler Anna ma petite sœur.

— Et pourquoi donc, pauvre chéri ?

— Parce que je veux qu'elle soit ma « petite femme. »

M^{me} Morin ne put à ce mot se défendre d'un peu d'émotion, et couvrant de baisers le front d'Albert :

— Elle le sera, mon ami; oh! oui, va, ce sera ta petite femme!

— Mais quand ?

— Bientôt, si tu es sage; et... pour être sage, il faut t'endormir.

L'enfant ferma les yeux, et la mère, tout en enveloppant d'un regard humide et caressant sa tête blonde, se prit à bénir le ciel qui comblait si généreusement ses vœux : prière muette, mais sublime, où le cœur des mères se complait et se repose; douce extase dont l'amour maternel seul connaît le secret et les charmes.

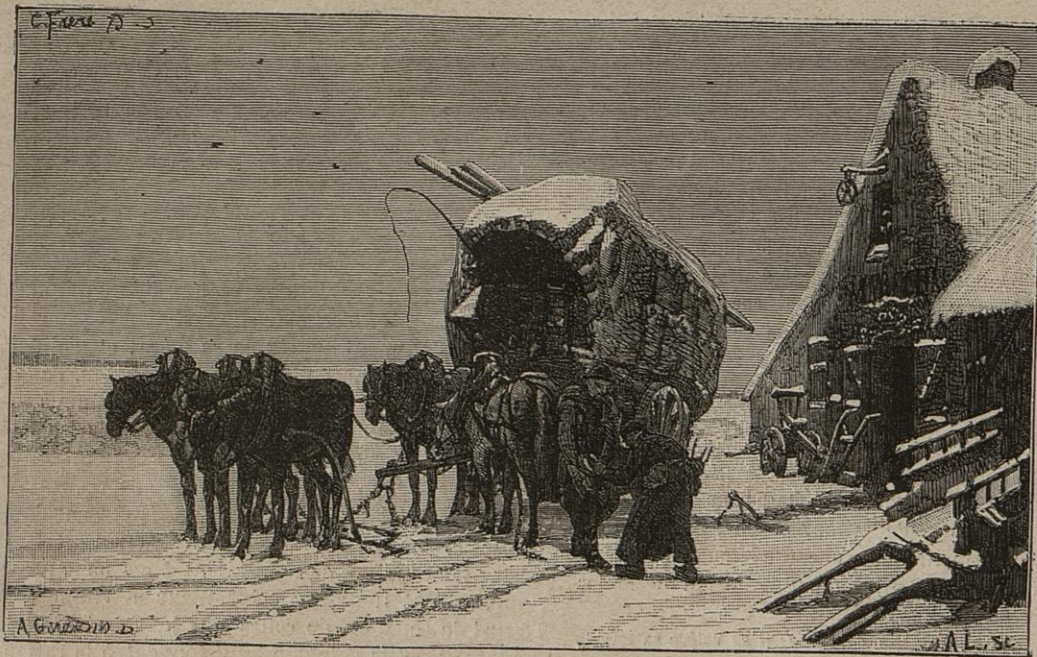
Dès le lendemain, comme bien on le pense, la petite scène du coucher que nous venons de transcrire fit le sujet d'un long entretien entre les deux mamans.

Cette fois-ci, Albert, qui se tenait attentif, crut devoir se mêler à la conversation.

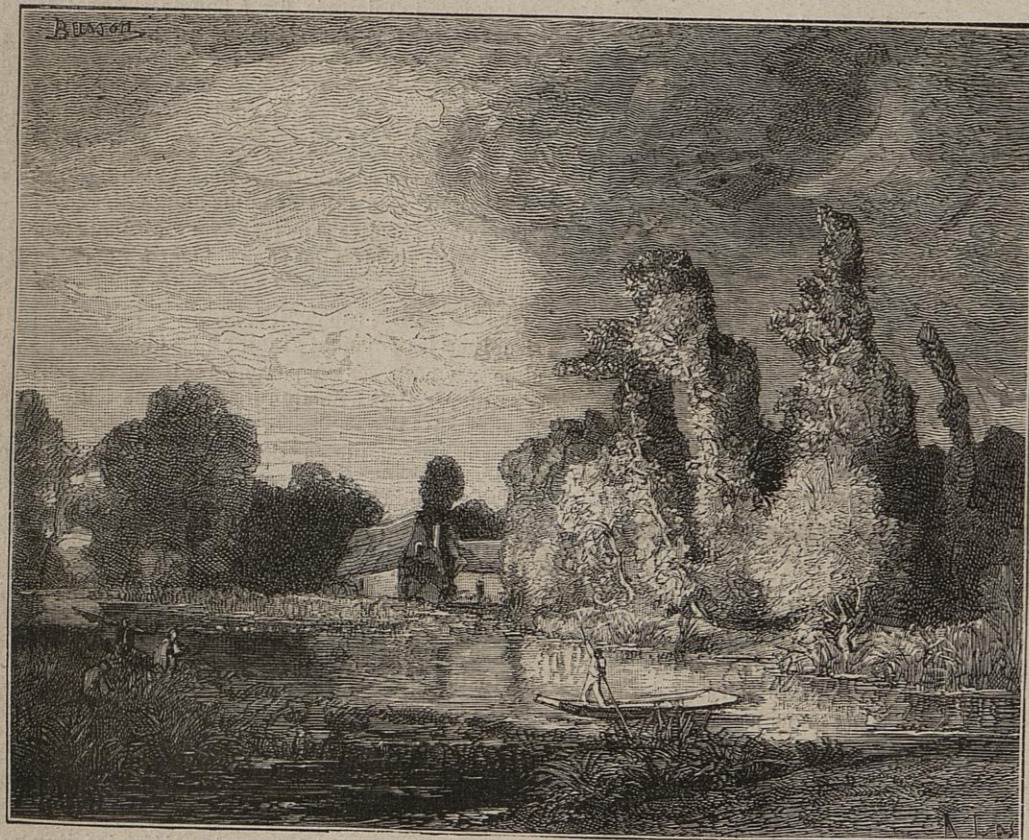
— Oui, oui, dit-il d'un ton résolu, oui, je veux qu'Anna soit ma petite femme et tout de suite. N'est-ce pas Nana que tu es ma petite femme ?

Anna rougit, baissa ses jolis yeux bleus et, à la petite moue qu'elle fit, Albert comprit très-bien qu'il avait contrarié « petite sœur; » mais en quoi ?

Ce fut pour le savoir qu'il la prit par la main et l'entraîna dans un coin du jardin; il ne voulait pas qu'un autre que lui entendit les confidences de son amie.



La Neige, tableau de M. Ch. Frère.



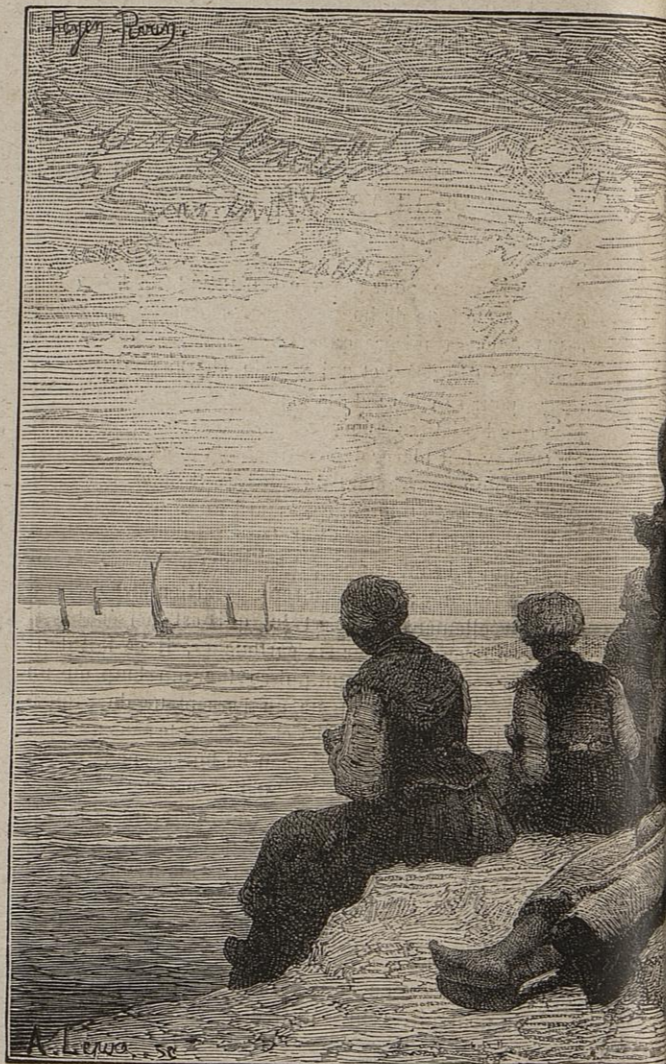
Avant l'orage, tableau de M. Busson.



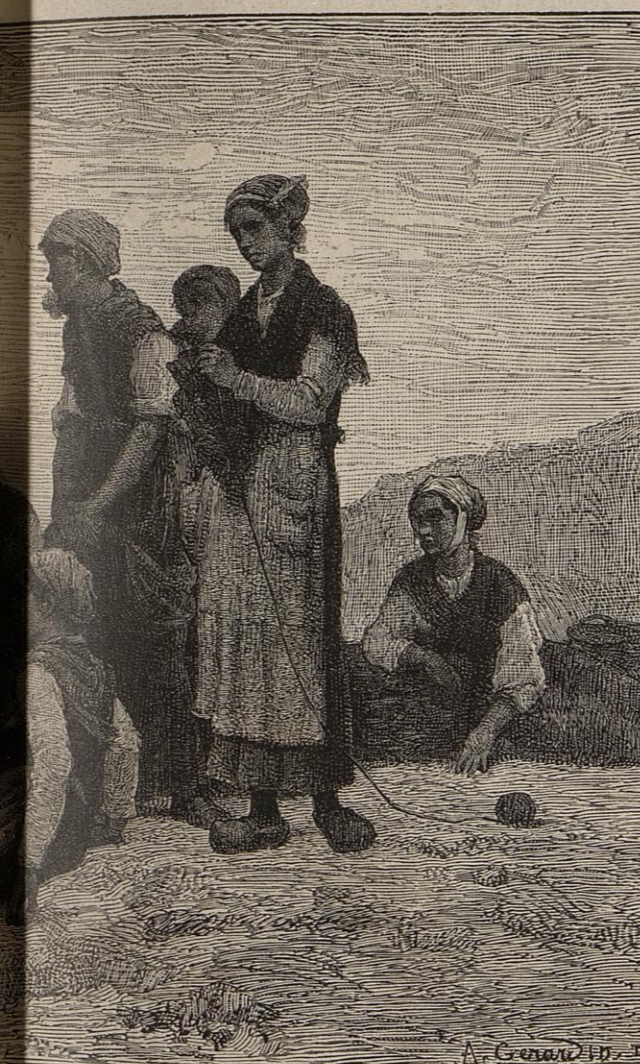
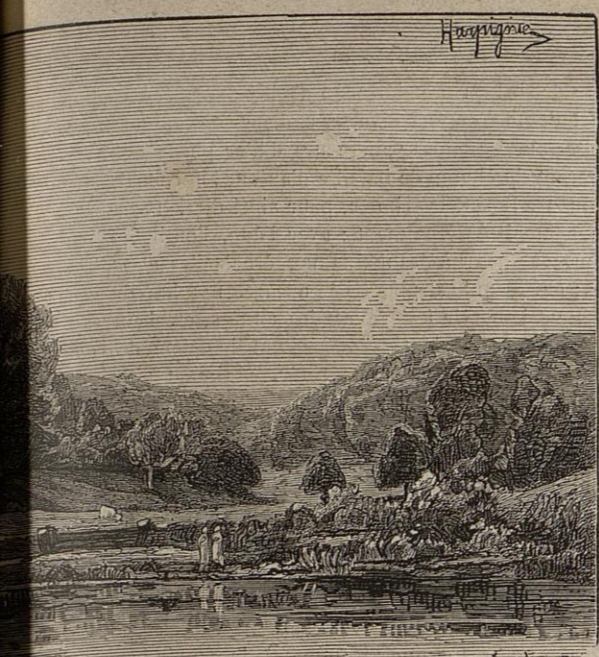
Le Chemin vert, tableau de M. de Groisellez.



Une prairie du Bourbonnais, par effet du matin, tableau de M. Harpignies



Les Cancalaises, tableau de M. Feyen-Perrin.



La mort d'un chêne, tableau de M. Lansyer.



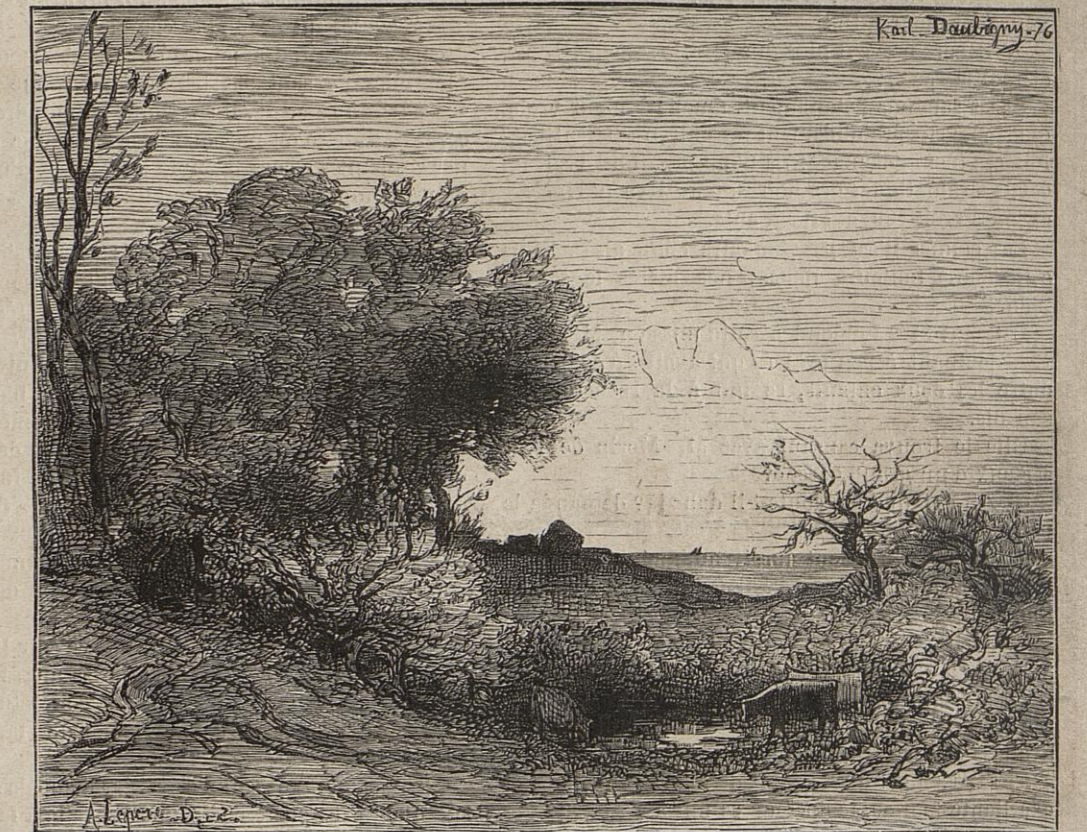
L'Escaut à Anvers, tableau de M. Boudin.



La mort d'un chêne, tableau de M. Lansyer.



La bergère endormie, tableau de M. Vayson.



La ferme Saint-Siméon à Honfleur (Calvados), tableau de M. Karl Daubigny.



La tour des Pieureuses a Amsterdam, tableau de M. Vernier.

— Je t'aime bien, Bébert, dit Anna d'une voix qui pleurait, mais j'aime mieux être encore ta petite sœur. Je serai ta petite femme quand... je serai plus grande.

Si je n'avais ici la ferme intention de n'écrire que pour les mères, j'hésiterais vraiment à détailler ces scènes d'enfant, mais je sais que si elles seules les remarquent, elles seules aussi savent les comprendre.

Devant la réponse à la fois résolue et suppliante d'Anna, Albert resta muet, réfléchit un instant, puis, embrassant cérémonieusement petite sœur :

— Bonjour, Nana. Je m'en vais chez moi.

Et, prenant une allée détournée, il quitta furtivement le jardin et la maison de M^{me} Leblond, laissant petite sœur bien surprise, bien désolée.

Une quart d'heure plus tard, les deux mamans la retrouvèrent assise à l'endroit où Albert l'avait quittée; ses petites mains étaient jointes et elle paraissait absorbée dans de profondes réflexions.

— Où donc est Albert, ma chérie? demanda M^{me} Morin.

Anna leva la tête; sa bouche ne prononça que trois mots : « Il est parti ! » et des larmes amères coulèrent sur ses joues contractées.

Sa mère, inquiète, la prit dans ses bras et de ses baisers séchant les pleurs de la fillette :

— Qu'as-tu donc, Anna? Dis, mon petit ange, pourquoi pleures-tu?

— Bébert ne veut plus que je sois sa petite sœur, et moi je veux...

Et les sanglots l'étouffaient. Quelle douleur vraie, quel chagrin profondément ressenti trahissent parfois ces pleurs d'enfant! Ils n'ont pas, il est vrai, les éclats dramatiques des nôtres, mais ils sont sincères et je les crois souvent poignants.

Les calmer n'est pas toujours chose aisée, mais c'est chose toujours douce; nos mères le savent bien.

Laisant M^{me} Leblond à cette mission, M^{me} Morin, devinant à peu près ce qui avait dû se passer entre les deux enfants, se mit à la recherche de son fils.

Elle le trouva causant avec M. Morin de l'air sérieux d'un grand garçon.

— Ah çà! que me conte-t-il donc là? demanda le père d'Albert.

Et très-sérieusement aussi, au moins en apparence, la maman fit le récit des événements de la journée.

— Ah! c'est pour cela qu'il me demande d'aller au collège, en pension, afin d'être bientôt un soldat. Il est précoce, ton fils; prends-y garde, c'est dangereux; tu sais, on dit que quand les enfants sont si avancés que ça, il ne vivent pas.

Et sans songer qu'il venait de blesser au cœur son excellente femme, le docteur se mit à rire bruyamment.

— Oh! ami, ne parle pas ainsi, cela nous porterait malheur, interrompit vivement M^{me} Morin.

— Allons, vas-tu t'affecter de ces enfantillages? Ils ne sont charmants qu'autant qu'on s'en amuse, et c'est ce que je fais.

— Si mon enfant en souffre, moi je ne peux pas m'en amuser.

— Voyons, dit le papa, en embrassant sa femme et en lui présentant Albert, prends-le sur tes genoux, câline-le et, dans deux minutes, il n'y paraîtra plus ni pour toi, ni pour lui.

M. Morin sortit et la mère, restée seule avec le beau désolé, l'interrogea pour savoir ce qui s'était passé entre Anna et lui.

— Elle m'a dit qu'elle ne voulait pas être ma petite femme maintenant, mais quand elle sera plus grande. Pauline n'est pas si grande que Nana et elle est la petite femme de Léon, et puis bien des autres qui sont pas si grands que moi, qui ont des petites femmes. Alors Nana elle m'aime pas; c'est pour ça que je veux aller au collège, moi, et puis je veux plus la voir.

— Mais, mon pauvre Albert, dit la maman d'un ton pénétré, tu t'y es mal pris. Nana n'est pas maîtresse d'être ta petite femme. C'est à son papa et à sa maman qu'il fallait tout d'abord demander sa main.

— Je vais tout de suite, maman, repartit l'enfant.

— Pas si vite, mon ami!

— Pourquoi donc, maman?

— Eh! mais, parce qu'il faut que la demande se fasse avec certaines cérémonies. Écoute-moi bien. Ton papa ira ce soir demander aux parents de Nana s'ils veulent t'accepter pour son petit mari. S'ils acceptent, demain je te ferai beau, tu prendras deux bouquets et, arrivé chez M^{me} Leblond, tu te mettras à genoux et tu demanderas à la maman d'Anna de te la donner pour ta petite femme. Si elle dit oui, tu lui offriras un des bouquets, tu donneras l'autre à Nana, et alors, le soir, on fera le dîner des fiançailles. Jusque-là, Nana ne peut être que « petite sœur. »

Albert écoutait anxieux, et, si quelques mots de ce discours maternel étaient restés incompris de lui, il en avait suffisamment saisi le sens général pour renaitre à l'espérance et à la joie.

M^{me} Morin reprit :

— Tu vois que tu as eu tort de faire tant de peine à Nana, qui t'aime bien et qui pleure.

— Veux-tu venir, pour que je lui demande pardon, maman?

— Oui, mais ne lui parle pas de ce que tu dois faire demain.

L'enfant promit et, peu après, trouvant Anna inconsolée, il s'agenouillait devant elle et, l'appelant : « petite sœur chérie, » il s'efforçait, par des caresses, de lui faire oublier la peine qu'il lui avait causée.

Son succès fut prompt et complet.

Chez l'enfant, les peines et les joies sont vives, mais elles ne sont pas tenaces; pour que celles-ci succèdent à celles-là, il suffit que le moindre rayon, caresse, sourire ou mot affectueux, vienne rassérer ces jeunes cœurs, comme les baisers d'un soleil de printemps ravivent, au matin, les fleurs à la tendre corolle.

Pendant que les futurs fiancés se livraient aux épanchements du raccommodement, si bons à tous les âges, les deux mamans s'occupaient très-sérieusement de la cérémonie du lendemain. Elles y voyaient, ou plutôt elles y sentaient autre chose qu'une enfantine distraction. C'étaient bien, pour elles, de véritables fiançailles; un engagement mutuel des deux familles, un lien plus étroit désormais entre elles. Aussi voulurent-elles que ce fût tout à fait une fête, et ce n'est qu'après en avoir dressé le programme qu'elles se séparèrent, très-heureuses, très-préoccupées même, et celles-là seulement, qui ne sont pas ou n'ont pas été mamans, en douteront ou s'en étonneront.

Albert était rayonnant, et il mit ce soir-là à longue épreuve la patience de l'un des anges du ciel auxquels le bon Dieu confie la garde nocturne des anges de la terre; car l'enfant s'endormit tard et son sommeil fut agité.

Le lendemain, dès qu'il s'éveilla, il appela sa mère, et, quand il apprit d'elle que la visite à la famille Leblond ne devant avoir lieu qu'à midi, il avait encore plusieurs heures à attendre, il eut bien envie de se fâcher.

Il fit cependant, avec une touchante et rare piété, sa petite prière du matin, et M^{me} Morin lui fit prendre patience en lui répétant, pour qu'il la sût bien, la formule de la demande qu'il avait à faire.

(A suivre.)

E. L. N.

LE SALON DE 1876

I

MM. Detaille, — Bonvin, — Reynaud, — Goubie, — Maxime Claude, — Sevin, — Falguière, — Ribot, — G. Jacquet, — Béraud, — Jacomin, — P. Rousseau, — E. Le Roux, — Rudaux, — Verbas, — Patrois, — M^{lle} Abbéma, — Gordigiani, — Harlamoff, — Fantin-la-Tour, — Daubigny, — Charnay.

COMME tous ceux qui l'ont précédé, le Salon de cette année fournit au visiteur l'occasion de constater que plus d'un talent déjà marqué par le succès s'affirme et se consolide et que des artistes nouveaux venus disputent ardemment la victoire à leurs aînés. Mais en même temps, contraste fâcheux, circonstance infiniment regrettable, sans trop de peine,

que dis-je! au premier coup d'œil jeté sur cette cohue turbulente d'œuvres diverses et disparates, on peut constater aussi que des vainqueurs d'hier plusieurs se retireront du champ de bataille d'aujourd'hui meurtris et vaincus. Hélas! les choses, pour ainsi dire, ne se passent jamais différemment : avec l'âge, l'outil finit toujours par peser à des mains naguère dociles et vaillantes; ou, ce qui est plus triste encore, nombre de gens mettent leur zèle à devancer les années, et, bourreaux de leur propre talent, se précipitent de gaieté de cœur dans une décadence prématurée, vraiment pitoyable. Ceux-là furent les avis sincères. Une confiance aveugle, absolue en eux-mêmes leur tient lieu de boussole et de force réelle. A quoi bon l'étude concentrée, patiente, courageuse? L'éclat extérieur leur suffit. L'excès de l'orgueil a tari en eux la verve, tué le goût, éteint la flamme. Ah! rien n'est plus vrai, combien gaspillent des facultés rares sur des œuvres hâtives et s'enorgueillissent de leurs erreurs, qui eussent certainement joué un rôle important en suivant la route laborieuse tracée par les maîtres et que recommande le simple bon sens!

Mais laissons cela. Nous aurons toujours le temps de retrouver ceux qui ont malversé. Inaugurons plutôt cette revue par l'examen d'ouvrages dignes d'éloges, en allant au hasard, les prenant ici et là, c'est-à-dire sans nous astreindre à une classification désormais difficile, car beaucoup de peintures échappent à présent aux anciennes catégories si commodes : histoire, genre, paysage.

M. Detaille apporte à la représentation des épisodes militaires, sujets habituels de ses tableaux, une justesse d'observation qui leur donne un accent de vérité extraordinaire. Nature élégante et distinguée, il ne prend point le trouper par le côté farouche et rude; il ne lui donne pas non plus des poses épiques et fanfaronnées, ni des expressions de demi-dieux; il le peint tel que nous le voyons, tel qu'il est réellement, alerte et dégagé plutôt que balourd, et il excelle à en varier les types, les allures, à imprimer sur la physionomie, sur les attitudes, le caractère particulier, les sensations intimes de chacun. Ses figurines ne semblent pas seulement se mouvoir, on dirait qu'elles pensent. Ce ne sont point d'insignifiants et vagues comparses, mais des individualités humaines. On peut les regarder une à une, elles intéressent toutes; elles vivent.

Le tableau que M. Detaille expose cette année est, je crois, le chef-d'œuvre de l'artiste. C'est aussi l'un des meilleurs, à tous égards, de cette Exposition, bien fournie pourtant en pièces que l'on peut applaudir sans contrainte. Nous sommes au temps de la dernière guerre; la scène se passe au milieu de la grande rue d'un village; du bord du cadre cette rue s'élève et s'enfonce dans la toile, traçant entre deux rangées de logis une perspective légèrement oblique. Un engagement de cavalerie vient d'avoir lieu : au premier plan, un peu à droite, un uhlan est tombé mort, visage contre terre, sur le cadavre de son cheval; derrière, un autre Prussien blessé; à gauche, adossé à la muraille d'une maison, un gendarme français mourant, auquel des paysans donnent des soins. Au centre, et c'est ici le sujet principal de l'œuvre, se tient le peloton d'avant-garde d'un bataillon de chasseurs en reconnaissance, arrêté sur le devant du tableau, faisant face au spectateur, barrant la route, fouillant les lointains du regard. Un jeune garçon du village donne des renseignements à l'officier qui commande le détachement sur la situation probable de l'ennemi. Au fond apparaît le gros du bataillon. Enfin, à des lucarnes timidement entr'ouvertes, à des fenêtres à peine entrebaillées, au-dessus de murs de jardins, surgissent les têtes d'habitants craintifs, mais curieux d'être au fait de ce qui s'est passé et de ce qui se prépare.

Tel est, exactement décrit, ce charmant tableau, agencé et exécuté avec beaucoup d'esprit, de goût et d'art. Excellent dans presque toutes ses parties, on y chercherait en vain une erreur de conséquence. Là, point de mensonge, point d'emphase, point de négligence; tout est sincère, voulu, trouvé : coloris, dessin, expressions, attitudes, détails. Le uhlan est parfait, l'avant-garde sans reproche et les petits soldats du fond enlèvent les suffrages les plus rebelles. Que de délicatesse et de fermeté à la fois! que de variété, de précision, de nature! Enfin, comme la composition est claire et très-bien équilibrée, l'on saisit de suite de quoi il s'agit, et l'artiste, qui a vu sans doute ce qu'il a peint, sans chercher à rehausser son œuvre d'épisodes sentimentaux, en restant tout bonnement simple et vrai, a fait quelque

chose qui intéresse, impressionne et se fixe profondément dans le souvenir.

Un artiste vraiment digne de ce nom, trop prodigué de nos jours, c'est M. Bonvin. Il progresse depuis longtemps; il progresse toujours, lentement, mais à coup sûr. A-t-il fait de jolis intérieurs dans sa vie : intérieurs de forges, intérieurs de cuisine, d'écoles, de couvents, de refectoirs, que sais-je! au moins très-estimables, quelquefois parfaits, et dans une certaine gamme monotone et lourde, qui n'était cependant dépourvue ni de vérité, ni de charme! Eh bien, l'ambition lui est venue : le voilà sorti de ses habitudes; il vise un genre nouveau, il aborde la marine. Je me hâte d'ajouter que ses deux cadres de début le montrent aussi peintre, aussi dessinateur, observateur aussi sérieux, aussi attentif que ses toiles précédentes, et coloriste plus délicat, plus harmonieux, moins pesant. *Gravesunde* et le *Bateau abandonné* sont des tableaux exquis, que de fières galeries se disputeront peut-être un jour et voudront placer, je ne dis rien de trop, à côté de quelque Van den Velde de premier choix.

Une place à San Remo est une agréable toile, piquante et vive, d'un peintre adroit, M. Reynaud, qui n'a pas tenu cependant les promesses de commentaires très-heureux et favorablement remarqués. M. Goubie a plus perdu que gagné depuis trois ans; néanmoins, le *Voyage de noces* est encore un assez plaisant morceau. M. Maxime Claude poursuit avec bonheur sa collection de tableaux anglais. Le *Retour de Rotten-Row* de cette année a toute la fraîcheur, la grâce, le bon goût, la distinction des autres peintures de la même série. Il n'y a pas grand'chose à dire de la *Remise à ânes*, de M. Servin; pas grand'chose également du *Cain* de M. Falguière, et rien des portraits de M. Ribot affligés d'ombres noires qui écrasent la moitié des visages. Et quel dessin, grand Dieu! Voyez principalement, la grande effigie de M^{me} Gueymard-Lauters, et, je vous prie, dites s'il est permis de cultiver à ce point l'incorrection et la difformité.

Mais je me lave les mains, je signale un beau portrait, d'une touche toute française, exposé par M. G. Jaquet; un petit cadre de M. Béraud, intitulé *le Retour de l'enterrement*, d'une note très-juste, d'une facture très-souple, d'une grande vérité d'aspect; les *Châtains*, de M. Jacomin, travaillés sans parti pris, sans artifice, de bonne foi, sainement, et dans une tonalité si vraie qu'on ne la dirait pas trouvée sur la palette, mais fournie par la nature elle-même. Je signale, en outre, les *Huitres*, de M. Philippe Rousseau; elles sont excellemment peintes; à les regarder, l'eau vous vient à la bouche. *La Lettre de recommandation*, de M. E. Le Roux, est d'une mimique fort bien observée, d'une exécution sérieuse et souriante en même temps. Voilà de la peinture qui fait un bon chemin parmi les artistes et parmi les gens du monde, chacun, à l'examen, y trouvant précisément son compte. Je recommande au visiteur de s'arrêter aux scènes enfantines de M. Rudaux et de M. Verhas; mais, en revanche, de fuir celles de M. Patrois. On regardera aussi avec quelque plaisir le portrait exposé par M^{lle} Abbéma : la tonalité générale en est distinguée et intéressante, les valeurs sont hardiment choisies. A présent, mademoiselle, — permettez-moi un langage non déguisé et privé d'artifice, — il est urgent que vous appreniez à dessiner et aussi à peindre; sous le double rapport du contour et du modelé, vous pouvez me croire, le visage et les mains décèlent des études insuffisantes, à peine commencées, mal débrouillées, et gâtent un ouvrage où les vellétés de bien, après tout, ne sont ni rares, ni ordinaires. Donnons, en passant, un bon point au *Page*, de M. Gordigiani; négligeons le portrait de M. Harlamoff, l'*Anniversaire*, par M. Fantin-la-Tour; le *Verger*, de M. Daubigny, d'une dimension inutilement exagérée; et terminons, cette fois, par le tableau que M. Charnay inscrit au livret sous ce titre : *la Pêche à l'épervier*.

Il est réussi à souhait, ce charmant ouvrage. On y voit toute une réunion d'élégantes jeunes femmes et de beaux bébés, émaillant de leurs jolies toilettes et de leurs frais minois les tons robustes et fauves d'un beau paysage d'automne. La brillante et joyeuse société assiste aux efforts d'un pêcheur dans l'eau d'une mare jusqu'à la ceinture, armé du terrible filet. Or, le pêcheur est adroit, la mare poissonneuse, si j'en juge au nombre de carpes à sec sur la berge, — carpes appétissantes, bonnes à voir, et qui seront meilleures encore à manger frites à point, ou « accoustrées avec du vin, » s'il faut croire le proverbe disant que « le poisson,

quand il a quitté l'eau, ne la doit plus sentir ». M. Charnay a fait de sérieux progrès; il tient une belle place parmi les peintres de la nouvelle génération, et il possède des qualités qui sont bien à lui. S'il est devenu fort, c'est peut-être en regardant les maîtres; c'est surtout en étudiant avec soin, avec scrupule, avec candeur et sincérité la nature, cette inépuisable et bienveillante conseillère. Cela aisément se devine, à l'imprévu, à la clarté de l'énoncé, à l'accent particulier de l'expression. Que voulez-vous, il est de ceux qui préfèrent s'adresser à Dieu, plutôt qu'à ses saints. Pour me résumer, dans cet aimable cadre, le paysage est traité avec une réelle supériorité; les petites figures sont d'un goût distingué et sûr, le dessin en est assurément suffisant, et sur tout cela s'étend une couleur du même coup fine et puissante, solide et légère, grave et riante, caractères qui s'excluent d'habitude, et que l'heureux peintre a su pourtant assouplir, accorder et discipliner à son gré.

OLIVIER MERSON.

CHRONIQUE MUSICALE

LES OPÉRAS DE M. VERDI

Nous avons publié samedi dernier un compte rendu des représentations d'*Aïda* devant le public du Théâtre-Italien. Aujourd'hui, ne voulant point perdre de vue le maestro Verdi dans le plus fort de son succès, nous donnons le catalogue, avec commentaires succincts, des vingt-cinq opéras qui, de 1839 à 1871, remplissent sa carrière d'artiste si militante et finalement si glorieuse. Voici donc ce document, que le lecteur ne trouvera peut-être point dans un autre journal. Nous l'avons dressé en vue de l'instruction de tous, y compris la nôtre, qui avait bon besoin d'être étendue et complétée :

OBERTO, CONTE DI SAN BONIFAZIO; représenté à Milan (théâtre de la Scala); — 17 novembre 1839.

Ce premier essai d'un jeune homme de vingt-cinq ans, sans obtenir un succès retentissant, fut cependant accueilli avec quelque faveur.

UN GIORNO DI REGNO; repr. à Milan (th. de la Scala); — décembre 1840.

Le seul opéra-bouffe qu'ait écrit Verdi. Insuccès complet. Pièce et musique retirées par les auteurs après la première représentation.

NABUCODONOSOR; paroles de Solera; repr. à Milan (th. de la Scala); — mars 1842.

Cet opéra biblique, qui inaugura la réputation européenne du maestro, fut représenté pour la première fois à Paris en 1843, avec Ronconi et M^{lle} Brambilla dans les principaux rôles.

I LOMBARDI ALLA PRIMA CROCIATA; paroles de Solera, d'après le poème de Grossi; repr. à Milan; — 11 février 1843.

Succès populaire. L'Opéra de Paris donna, en novembre 1847, une traduction de *I Lombardi*, sous le titre de *Jérusalem*, avec Duprez dans le rôle du ténor.

ERNANI; repr. à Venise (th. de la Fenice); — mars 1844.

Livret imité du drame de Victor Hugo. Représentation à Paris, en janvier 1846, sous le titre de *Il Proscritto*, avec changement dans le lieu de la scène et le nom des personnages.

I DUE FOSCARI; p. de Piave; repr. à Rome (th. Argentina); — novembre 1844.

Donné à Paris le 17 décembre 1846, avec Mario et M^{lle} G. Grisi.

GIOVANNA D'ARCO; p. de Solera; repr. à Milan (th. de la Scala); — février 1845.

Giovanna d'Arco fut chantée à Ventadour, par M^{me} A. Patti, au printemps de 1868. La partition eut à souffrir du livret plein d'in vraisemblances choquantes. Mais l'ouverture est restée au répertoire de tous les orchestres.

ALZIRA; repr. à Naples (th. San Carlo); — 1843. Demi-succès.

ATTILA; repr. à Venise (th. de la Fenice); — mars 1846.

Succès médiocre, en dépit du livret tout rempli d'allusions au mouvement politique qui alors se dessinait en Italie.

MACBETH; p. de Piave d'après Shakespeare; repr. à Florence (th. de la Pergola); — mars 1847.

L'édition italienne de cet opéra n'a jamais été chantée à Paris. Mais M. Verdi, reprenant sa musique en sous-œuvre, l'accommoda à des paroles françaises fournies par MM. Nuitter et Beaumont; et la représentation en fut donnée au Théâtre-Lyrique le 21 avril 1863. Les principaux rôles étaient tenus par Ismaël, Petit et M^{me} Rey-Balla. La partition avait subi des changements très-notables.

I MASNADIERI; p. de Maffei d'après le drame des *Brigands* de Schiller; repr. à Londres (th. de Drury-Lane); — juillet 1847.

Interprètes : Jenny Lind, Gardoni, Lablache, Coletti, etc... Les *Masnadiери*, traduits en français par M. Jules Ruelle, ont été chantés, en février 1870, au théâtre de l'Athénée. Jourdan, Arsandaux et M^{lle} Marimon remplissaient les principaux rôles.

IL CORSARO; repr. à Trieste; — octobre 1848. Succès plus que contesté.

LA BATTAGLIA DI LEGNANO; repr. à Rome; — janvier 1849.

Quelques représentations seulement.

LUISA MILLER; p. de Cammarano d'après Schiller; repr. à Naples (th. San Carlo); — décembre 1849.

C'est une œuvre de valeur et qui mérita d'être représentée sur la scène de notre Opéra (1853). Interprètes : Gueymard, Morelli, Depassio, Merly, M^{mes} Bosio et Masson.

STIFFELIO; p. de Piave d'après *Stiffelius*, drame français d'Émile Souvestre et Anicet Bourgeois; repr. à Trieste; — novembre 1850.

Succès médiocre.

RIGOLETTO; p. de Piave, d'après le drame *le Roi s'amuse*, de Victor Hugo; repr. à Venise (th. de la Fenice); — 11 mars 1851.

Malgré son succès retentissant, *Rigoletto* attendit six ans avant de figurer au répertoire de notre Théâtre-Italien. Ce n'est qu'en janvier 1857 que la première représentation en fut donnée à Ventadour avec Corsi, dans le rôle du bouffon qu'il avait créé à Venise, avec Mario et M^{ms} Frezzolini et Alboni. La traduction française de *Rigoletto* fut chantée le 24 décembre 1863, au Théâtre-Lyrique de la place du Châtelet, par Ismaël, Montjauze et M^{lles} de Maësen et Dubois.

IL TROVATORE; p. de Cammarano d'après *Gutierrez*, drame espagnol d'A. Garcia; rep. à Rome (th. Apollo); — 17 janvier 1853.

Interprété en 1854 (à Ventadour) par Boucardé, Graziani; M^{ms} Frezzolini et Borghi-Mamo; (à l'Opéra) par Gueymard, Bonnehée et M^{me} Lauters. Très-grand succès.

LA TRAVIATA; p. de Piave d'après *la Dame aux camélias* de M. Dumas fils; repr. à Venise (th. de la Fenice); — mars 1853.

Représentée en 1856 à Ventadour avec la Piccolini dans le principal rôle, et en 1864 sous le titre de *Violetta* au Théâtre-Lyrique, pour les débuts de M^{lle} Nilsson.

LES VÊPRES SICILIENNES; p. de Scribe et Duveyrier; repr. à Paris (th. de l'Opéra); — 13 juin 1855.

Chanté par M^{lle} Cruvelli; Gueymard, Obin, Bonnehée, etc...; traduit en italien l'année suivante et joué à Milan sous le titre de *Giovanna di Gusman*.

SIMONE BOCCANEGRA; p. de Piave; repr. à Venise (th. de la Fenice); — 12 mars 1856.

Succès compromis par la faiblesse du livret.

AROLDI; p. de Piave; repr. à Rimini; — août 1857.

Édition nouvelle et très-remaniée de *Stiffelio*.

UN BALLO IN MASCHERA; p. de Somma, d'a-



QUESTION D'ORIENT. — Massacre de Trawnick. — (Dessin de M. Vierge, d'après le croquis de M. Bianconi.)

REVUE COMIQUE PAR CHAM



— Quel est ce monsieur?
— Mon ami... je viens de le trouver dans un œuf de Pâques?



— Servez-moi des œufs à la coque.
— C'est aujourd'hui Pâques! tenez-vous à ce qu'il y ait des quilles ou un jeu de dominos dedans?



— Ils ont refusé mon tableau! j'en appelle au peuple!



LA FOIRE AUX JAMBONS
— T'y v'là à ton cours de danse! c'est ici qu'on va te faire faire tes ronds de jambes!



M. PRUD'HOMME A LA FOIRE AUX JAMBONS
— Mon fils, ceci vous prêche la propreté, voyez où cela mène d'être cochon!



— Voyez, messieurs, mesdames, la foire au pain d'épices! demandez les hommes du jour!



LES ÉLECTIONS
— Comment, tu ne seras pas nommé?
— Hélas! mon concurrent l'a emporté sur moi de quinze bouteilles!



— Vous êtes mon homme, aussi je voterai pour l'autre; j'aurai pas l'affront de vous voir invalidé arrivé là-bas.



Pour un homme qui a renvoyé son Parlement, quel supplice se trouver entre deux Chambres!



Les loueuses de chaises voyant avec plaisir que tout le monde ne tient pas compte de la levée de l'état de siège.



— Des malins ont demandé la levée de l'état de siège, ceux qu'avaient envie de bien s'asseoir.



— Me sauveront-ils? s'il n'y avait pas tant de médecins!!!

près *Gustave III* de Scribe; rep. à Rome (th. Apollo); 1859.

Joué à Paris par Mario (dans le rôle créé par Franchini), Graziani et M^{mes} Penco, Alboni et Battu. Traduction au Théâtre-Lyrique avec Massy, Lutz; M^{mes} Meillet, Borgnèse et Daram.

LA FORZA DEL DESTINO : p. de Piave, d'après un drame espagnol du duc de Rivas; rep. à Saint-Petersbourg; — 11 novembre 1862.

Interprètes : Tamberlick, Debassini, Graziani, Angelini; M^{me} Nantier-Didiée.

DON CARLOS : p. de Méry et de M. du Locle; rep. à Paris (th. de l'Opéra); — 11 mars 1867.

Chanté par Faure, Obin, Morère, David; M^{mes} Sass et Gueymard-Lauters.

AIDA : p. de Ghislanzoni; rep. au Caire; — 24 décembre 1871.

Nous renvoyons le lecteur à notre précédente chronique pour tous les commentaires concernant *Aida* et ses représentations si brillantes au Théâtre-Ventadour.

ALBERT DE LASALLE.

MEMENTO. — A samedi le compte rendu de la réouverture du Théâtre-Lyrique, qui s'est effectuée pendant que nous étions sous presse. — A. L.

MEMENTO

Faits divers. — Une pluie de mouches, phénomène rare, vient d'être constatée par delà l'Atlantique. Pendant une récente tourmente de neige, à la Rivière-du-Loup, dans le Canada, il tombait, des nuages, des myriades de mouches qui couvrirent bientôt un espace de plusieurs acres. Ces insectes étaient de l'espèce des moustiques, quoiqu'ils fussent trois fois plus gros, et se traquaient sur la neige sans pouvoir s'envoler. On suppose qu'ils auront été enlevés dans quelque furieux coup de vent et apportés d'un pays tropical.

— La rage des skating-rinks gagne tout le monde. Calcutta en fait établir un dans le Jardin zoologique. Le plancher du skating-rink, bien uni, sera recouvert de ciment. Il n'est pas trop facile de glisser dans ces conditions, mais le ciment est ce qui convient le mieux pour ce climat.

— La ville de Troyes vient de donner à une de ses rues le nom de Pierre Larivey, poète comique né dans cette ville au milieu du seizième siècle, mort à Paris en 1612, qui fut un des créateurs réels de la comédie française, car, tout en imitant les anciens et les comiques étrangers, il ne laissa pas d'apporter dans la conception de ses ouvrages une originalité qui lui a valu d'être souvent imité, depuis Molière, à qui son théâtre fournit plus d'une scène heureuse.

— La Suisse occidentale vient d'éprouver un tremblement de terre relativement violent. A Berne, le mouvement a duré environ trois secondes, et il a été assez fort pour que des tableaux soient détachés du mur. A Neuchâtel, les secousses ont été accompagnées d'un bruit analogue à celui du canon et de bouffées de vent chaud.

Faits scientifiques, créations, découvertes, etc. — On sait qu'à l'origine il fallait, pour établir les communications électriques, tendre deux fils formant le circuit complet. Aujourd'hui un seul fil est tendu d'un bout de la ligne à l'autre, la terre, où l'on fait plonger les extrémités des conducteurs, complétant le circuit. Mais voici qu'un savant, dont les expériences remontent à l'époque du siège de Paris, démontre qu'il est possible de supprimer le fil actuel quand on dispose d'un cours d'eau reliant les deux points que l'on veut mettre en correspondance. En se servant d'une batterie énergique établissant la double communication avec la terre d'une part et le cours d'eau de l'autre, l'inventeur a obtenu au galvanomètre une déviation moyenne de 40 degrés. Il y a là une voie certainement féconde ouverte aux recherches et qui peut marquer un avenir tout nouveau aux applications de l'électricité.

— Au cours de ces dernières années, il a été entrepris maintes expéditions au pôle Nord qui, nous devons le constater, n'ont pas eu de bien appréciables résultats. Il est maintenant question d'une expédition devant par-

tir d'Australie pour les extrêmes régions australes, vers lesquelles, depuis Dumont-Durville, il n'a guère été dirigé d'exploration sérieuse.

— Le club Alpin français, association ayant pour but de mettre en honneur, parmi la jeunesse française, les excursions dans les pays de montagnes, s'apprete à organiser, cette année, de nombreuses caravanes pour l'époque des vacances; déjà, l'an dernier, quelques-unes des courses alpines, dirigées par des hommes marquants dans la science, dans l'enseignement, avaient eu les meilleurs résultats. On ne saurait qu'applaudir à toute initiative qui, comme dans le cas présent, a pour visée première d'inspirer à nos jeunes générations le goût des fortes et saines distractions.

Archéologie. — On a découvert, aux Açores, un vieux manuscrit de don F. de Souza, que le gouvernement portugais va faire publier et qui est relatif aux premiers essais de colonisation en Amérique, en 1509, par des émigrants partis de Portugal.

— A Caulaincourt (Aisne), on a découvert une quarantaine de tombes qui doivent remonter à l'époque mérovingienne et qui abondent en objets d'ornements. Tout auprès s'est trouvée aussi une station néolithique contenant de nombreux silex taillés, haches, couteaux, pointes de flèches, etc.

— Les excavations faites par ordre du gouvernement allemand à Olympia seront suspendues pendant l'été, par suite de l'insalubrité du voisinage. Les sculptures trouvées durant les cinq mois de recherches ont été moulées par le signor Martinelli et vont être expédiées en Allemagne.

— Près des ruines du château de Charlemagne, à Ingelheim, grand duché de Hesse-Darmstadt, un paysan, travaillant dans son jardin, y trouva récemment une lourde bague en or massif, qu'il vendit, pour la somme de 8 ducats, à un orfèvre de Mayence. Un antiquaire de la localité vit, par hasard, le marché se conclure; puis il offrit au marchand 12 ducats pour cette bague; il reconnut, d'après l'anagramme qui y était gravée, le nom de Fassilo, duc de Bavière. C'est précisément à cet endroit que Fassilo, traître envers le grand empereur, avait été décapité. Cette bague, après bien des péripéties, devint la propriété de l'ingénieur Émile With, qui vient de la revendre au cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale, à Paris, où elle est actuellement exposée aux regards du public.

— La construction des nouvelles rues à Rome sur la colline de l'Esquilin s'étend de la gare centrale du chemin de fer à la *Porta Maggiore*. Parmi ces voies, la principale est la *via principessa Margherita*, qui passe à travers d'anciens vignobles. C'est là qu'on vient de découvrir les ruines d'un nymphée — espèce de bains publics, avec grottes, fontaines et statues, — connu sous le nom de temple de *Minerve Medica*. On y a détéré également une immense nécropole composée de plusieurs colombaires, qui sont remarquables par les peintures murales ornant les intervalles entre les niches des urnes cinéraires; elles figurent des scènes guerrières des premiers temps latins. Les fresques qui recouvrent les plafonds datent des Antonins; elles sont au nombre de quatre. La première représente un Apollon et un repas funèbre entouré de colombes. Dans la seconde partie de cette fresque, — elles sont toutes divisées en deux champs, — sont dessinés des maçons portant des pierres à la bâtisse de la ville éternelle. La deuxième fresque, un peu plus grande que les autres, a trois mètres de longueur sur un demi-mètre de hauteur. On y voit le dernier combat des héros contre les Rutules, avec l'inscription : *Latini impetrant pacem*; puis la construction de Lavinium, surveillée par Lavinia, épouse d'Énée. La troisième fresque n'est malheureusement pas bien conservée; ce sont des groupes, des figures, du rapt de Rhéa par le dieu Mars; au fond apparaît le dieu du Tibre. Enfin, le quatrième tableau indique des pâtres avec deux enfants, sans doute Romulus et Rémus. Le gouvernement italien fait faire en ce moment les copies de ces fresques. C'est la première fois qu'on a trouvé des colombaires liés entre eux; jusqu'à présent, on les rencontrait toujours isolés et espacés à de grandes distances les uns des autres. Comme les Romains enterraient les cadavres ou les cendres de ceux-ci le long des chemins publics, ces colombaires désignent la direction de la *via Labirana*, dont on recherche aujourd'hui les traces.

Beaux-Arts. — Le Musée des Gobelins a reçu de M. Ch. Davilliers un devant d'autel du quinzième siècle, représentant la mise au tombeau de Jésus-Christ, et de M. Spitzer une tapisserie remarquable représentant le siège de Dôle.

Sport. — Courses du bois de Boulogne (30 avril). Résultats : Poule d'essai, *Enguerrande*. — Prix d'Iéna, *Keepsake*. — Prix de Bagatelle, *Chassenon*. — Prix Bi-nnal, *Solo*. — Prix de l'Espérance, *Lord Seymour*. — Handicap, *Saxifrage*.

Nécrologie. — S. A. R. la princesse Isabelle, grand-tante du roi de Portugal, née le 4 juillet 1801. Elle fut régente de ce royaume depuis le 10 mars 1826 jusqu'au 26 février 1828. — M. Jules Deregnancourt, député du Nord, un des plus grands industriels du pays. — M. le général de division Sol, du cadre de réserve. — M. le baron Joseph d'Arnaud-Jonques, général de brigade d'infanterie de marine, ancien gouverneur intérimaire de la Cochinchine. — M. Gabriel, pensionnaire de l'hôtel des Invalides, âgé de quatre-vingt-seize ans. Ancien compagnon d'armes de Desaix, il avait assisté aux batailles d'Austerlitz, Essling, Wagram et la Moskowa. — M. Charrière, le célèbre fabricant d'instruments de chirurgie, officier de la Légion d'honneur, âgé de soixante-treize ans. — M. Emmanuel-Joseph Jardin, directeur du *Journal des Postes*. — M. le comte Colonna d'Istria, ancien procureur général à la cour de Nîmes. — M. Eloi-Firmin Féron, peintre d'histoire, ancien ami de Horace Vernet. — M. le baron Victor du Plantier, sous-chef au ministère de l'intérieur. — Kolb, inspecteur général de 1^{re} classe des ponts et chaussées, frère de M. Kolb-Bernard, sénateur. — M. Despierres, fondateur, en 1840, de l'« Association laborieuse », société de secours mutuels des ouvriers cordonniers.

On sait combien le monde politique et militaire s'occupe de l'organisation qui va être donnée aux services administratifs et médicaux de l'armée française. Au moment où cette grosse question va être discutée au Sénat, le rédacteur de *l'Avenir militaire*, M. F. Le Beschu de la Bastays a coordonné les études publiées par l'organe de l'armée et les a résumées en deux *Simplex projets de loi sur l'administration de l'armée et sur le service de santé*. Dès son apparition, cette importante brochure a produit la plus vive impression dans l'esprit de tous ceux qui s'intéressent à l'armée.

Un mot du duc d'Audiffret-Pasquier, indiqué fort à propos par M. Le Beschu de la Bastays, suffit à lui seul pour montrer la valeur de cette œuvre. Rappelant la prépondérance de l'intendance, l'illustre homme d'État s'écria : « Que reste-t-il au ministre placé sous cette implacable tutelle? Le rôle d'un roi fainéant sous la domination d'un maire du palais. »

Vases Françaises de J. Klein; *Cerises Pompadour*, *Lèvres de feu*, *Patte de velours*, *Fraises au champagne*, *Pazza d'amor*.

VIOLET, inventeur du *Savon Royal de Thristace*, conseillé par les célébrités médicales, et de la véritable *Crème Pompadour*, recommande ses deux nouvelles créations : les *Brises de violettes de San Rémo* et le *Champaka, Royal parfum* pour le mouchoir, les gants et les dentelles.

EAU d'OREZZA, contre anémie, chlorose, gastralgies, etc. — Consulter les Médecins.

AVIS AUX MÈRES DE FAMILLE TAMAR INDIEN GRILLON

Fruit laxatif rafraîchissant, le plus agréable purgatif des Enfants, rétablit les fonctions journalières chez les personnes sédentaires ou alitées, n'a pas les inconvénients des autres purgatifs irritants : aloès, podophyle, jalap, scammonée, etc. : 2 fr. 50 la boîte.

Paris, Ph. GRILLON, 25, r. Grammont, et toutes pharmacies.

JARDIN D'ACCLIMATATION (BOIS DE BOULOGNE)
Entrée : semaine, 1 fr.; dimanche, 50 cent.
Concerts dimanches et jeudis à 3 heures.

Voulez-vous être toujours
JEUNE & BELLE
vous ne pouvez obtenir ce résultat qu'avec la
VELOUTINE VIARD
seul poudre qui, sans altérer la peau, donne au teint
Éclat, fraîcheur et velouté de la jeunesse.
5 bis, rue Auber; pour le gros, 15, r. Molière.


Le Vin de G. SEGUIN est recommandé dans les fièvres, convalescences, épuisement, manque d'appétit, digestions difficiles. Paris, rue Saint-Honoré, n° 378.

CACHEMIRE DE L'INDE Robes, seul dépôt en Europe, Union des Indes, 4, r. Auber.
PIANOS et ORGUES DE TOUS FACTEURS CRÉDIT
 Chez SCHACK, 53, rue Caumartin. Envoi en province.

BEGUE L'INSTITUTION DES BÈGUES DE PARIS ouvre un cours le 15 mai. Ecrire à MM. CHERVIN, a. d'Eylau, 90.

13^e Année. 42,000 Abonnés.
Le Moniteur
 DES
TIRAGES FINANCIERS
 104, rue de Richelieu, à Paris
PARAIT TOUS LES JEUDIS
 Ce journal financier et politique contient tous les renseignements nécessaires aux capitalistes et aux rentiers.
PRIX DE L'ABONNEMENT : 4 FR. PAR AN donnant droit à la Prime gratuite
 Envoyer mandat ou timbres-poste

EAU GAULOISE
 A BASE DE GLYCÉRINE ET D'ARNICA
 Pour l'Hygiène et la RECOLORATION des Cheveux et de la Barbe
 Entrepôt Général à Paris, 4, RUE DE PROVENCE, Paris

 CEINTURE contre le mal de mer.
 CEINTURE de sauvetage.
 CEINTURE pour monter à cheval.
 CEINTURE pour soutenir l'abdomen.
 CHARBONNIER, fab', r. St-Honoré, 376. Assomption.


 NEUFALINE nettoie gants, étoffe, chapeaux d'hommes. 1 gr. flac. avec inst., 1 fr. 25. Chez les pharm^s et princ. détaill., qui procureront au même prix. Vente en gros, 7, rue de Jouy, Paris.

DIABÈTE Sucré P. GARNIER, chim., à Noyon (Oise). Guérison sur lui-même et nombreux succès. Anti-diabétique, dont l'usage entrave complètement la formation du sucre dans l'économie. Notice 1 franc.

PÂTE ÉPILATOIRE Enlève radicalement tout duvet importun sur le visage sans aucun danger pour la peau. Pr. : 10 fr. — CÉLEBRE CRÈME DE LA MECQUE (40 ans de succès), Cold-cream perfectionné pour blanchir, adoucir la peau, effacer les rides et les taches du visage. Prix : 5 fr. — M^{me} DUSSER, 1, rue J.-J.-Rousseau, au 1^{er}, Paris.

ARGENTEZ VOUS-MÊME
 très-facilement et d'une façon durable. Couverts, Services de Table, Ornements d'église, Sellerie et tous objets en Cuivre, Ruolz et plaqué, avec le

Bleu d'Argent pur
 garanti sans mercure et inoffensif. Le fl. 1 f. 50 et 3 f. 50. Dépôt g^{al} M^{on} VIARD, 15, rue Molière, et chez princip. quincailliers, m^{ds} de couleurs, drogu. et épiciers.

 **CORS** Guérison instantanée par l'emploi des limes chimiques américaines de Mourthé. Brev. s. g. d. g. 3 fr. VIARD, 5 bis, rue Auber, Paris.

VIANDE-FER-QUINA
 Contre la CHLOROSE et l'ANÉMIE, rien n'est supérieur au **VIN FERRUGINEUX AROUD** au Quina et à la VIANDE
 Pharmacie AROUD, à LYON. Prix : 5 fr. Envoi fr^o par 5 bouteilles.

ALIMENTATION

VIN DE ROUSSY

très-agréable à boire, prescrit exclusivement comme fortifiant et reconstituant général. — Maladies de l'appareil digestif. — Chlorose. — Anémie. — Affaiblissement général. — Convalescences. — Affections scrofuleuses, etc., etc.



DIGESTION

ÉLIXIR DE ROUSSY

prescrit tous les jours, avec plus en plus de succès, pour son goût exquis et son efficacité remarquable. — Digestions difficiles ou incomplètes. — Maux d'estomac. — Manque d'appétit. — Dyspepsies. — Gastralgies. — Diarrhée. — Vomissements. — Convalescences lentes. — Débilité générale. — Amaigrissement. — Consommation. — Fièvres lentes et pernicieuses, etc., etc.

Dépôt dans toutes les principales Pharmacies. — Vente en gros : Pharmacie Centrale de France, 7, rue de Jouy, Paris.

CARROSSERIE

Magasins et Ateliers réunis. — Médailles, 1864, 1867 et 1873. — 300 Voitures prêtes à livrer à des prix exceptionnels. — Grande fabrique de voitures de luxe : Dorsays, Landaus, Calèches huit ressorts, Landaus Clarence, Landaus à un cheval, petits Coupes, Vis-à-vis, Victorias, Milords-Ducs — Grand choix de paniers très-bon marché. — Maison à Madrid. — Maison de confiance.
 FACILITÉ DE PAYEMENT.

LABOURDETTE FRÈRES
 105, avenue Malakoff, 105
 Rue Pergolèse et rue Leroux,
 PARIS

ANNONCES

DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

GRANDE PROPRIÉTÉ avec VIVRES ET VUE SPLENDIDE, à JUVISY-SUR-ORGE (S.-et-O.), lignes de Lyon et d'Orléans (50 trains par jour). S'adr., à Paris, à M. Vallienne, ft de bronzes, 43, r. St-Anastase, et à Me Jozon, not., boulev. St-Denis, 9.

PETIT CHATEAU DE BOULOGNE sis à Boulogne (Seine), rue de Sévres, 16 et 18. Cont. : 20,720 m. — Mise à prix 225,000 fr. S'adr. à Me DULUARD, not., rue de Luxembourg, 47.

HOTEL FAUB^c-S^t-HONORÉ Etude de Me Paul Roche, avoué à Paris, rue de Grammont, 3.

VENTE aux criées de la Seine, le 24 mai 1876, à deux heures, du MAGNIFIQUE HOTEL connu sous le nom **D'HOTEL PONTALBA** sis à PARIS, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 41, et avenue Gabriel, grand jardin sur cette avenue. Contenance, 9 330 mètres 51 cent.

Faculté de reprendre le mobilier des appartements de réception moyennant 250,000 fr. en sus du prix. Mise à prix : QUATRE MILLIONS S'adr. pour les renseignements : audit Me PAUL ROCHE ; à Mes DENORMANDIE et BREMARD, avoués ; à Me BERCEON, MAHOT DELAQUERANTONNAIS et COCTEAU, notaires, qui délivreront des permis de visiter.

ADJUDICATION, sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le 16 mai 1876, **MAISON A PARIS RUE DU CHERCHE-MIDI, 58** Cont. env. : 930^m. Rev. net : 45,000 f. M. à p. : 150,000 fr. D^u au Crédit foncier : 280,000 fr., dont 100,000 à 5 0/0. S'adr. à Paris : à M. Durville, arch., av. de Villars, 16, et à Me DEMANCHE, not., rue de Conde, 5.

MAISON boulevard Haussmann, n^o 33, et rue Neuve-des-Mathurins, à vendre par adjudi., même sur une ench., en la ch. des notaires de Paris, le mercredi 16 mai 1876. Rev. : 50,119 fr. 20 c. — Mise à prix : 640,000 fr. (Revenu avant la guerre : 61,500 fr.) S'adr. à Mes Martin Deslandes, Poletnich et Fovard, not. à Paris, le dernier dépôt. de l'enchère.

ADJON sur une ench., en la ch. des not. de Paris, le 16 mai 1876, d'une **MAISON** campagne à Draveil (S.-et-O.), Gr. rue, 29, st. du Chemin de fer de Paris à Corbeil, à 30 m. de Paris. Cont. : 10,580^m. — Mise à pr. réduite à 50,000 fr. S'adr. à Me LEFEBVRE, rue Tronchet, 34, dép. de l'ench. ; Me Démonts, pl. de la Concorde, 8, not. à Paris, et à Me Marcheix, notaire à Villeneuve-Saint-Georges.

B^e PROPRIÉTÉ A SÈVRES route de Ville-d'Avray, n^o 28, à 200 m. env. de la st. de SÈVRES-VILLE-D'AVRAY, A ADJUGER, sur une ench., en la ch. des not. de Paris, le mardi 23 mai 1876, en 4 lots pouvant être réunis. — Cont. totale : 4 h. 50 a. Total des mises à prix : 240,000 fr. S'adr. aux notaires : Me TURQUET, rue de Hanovre, 6, et Me Cabaret, rue Louis-le-Grand, 28.

PROPRIÉTÉ route de Rebaix et sur la promenade A COULOMMIERS A ADJUGER, même sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le 30 mai 1876, midi. M. à p. : 30,000 f. S'adr. à Me Simon, notaire à Coulommiers, et à Me Ducloux, notaire à Paris, r. Boissy-d'Anglas, 9.

ADJON, même sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le mardi 30 mai 1876, à midi, **DUNE MAISON A PARIS RUE LAMARTINE, 46** Formant angle sur la rue Milton. — Cont. : 784 m. Revenu : 39,500 fr. — Mise à prix : 350,000 fr. D^u au Crédit foncier : 129,900 fr. S. à Me PEAN DE SAINT-GILLES, n., r. de Choiseul, 2

ADJON, même sur une enchère, en la chambre des notaires de Paris, le mardi 16 mai 1876, de **DEUX LOTS DE TERRAINS CONTIGUS** 397 m. 80 c., avenue Trudaine, 9. — M. à p. : 59,670 f. 238 m. 70 c., rue Rodier. — id. 25,870 f. S'adr. aux not. : Me DULUARD, r. de Luxembourg, 47, dép. de l'ench. ; et Me Godet, r. des Pes-Ecuries, 49.

FERME DE HERCE Cnes de Berchères-s.-Vesgres et de St-Lubin-de-la-Haye, con d'Anet (Eure-et-Loir), et environ 140 h. 41 a. 05 c. en TERRE, PRÉS et BOIS, A ADJUGER. m. s. une ench., en la ch. des not. de Paris, le mardi 23 mai 1876. — Rev. net d'impôts : 7,153 fr. Mise à prix : 140,000 fr. S'adr. à M. Baillehache, avoc., 70, r. de Lille, et à Me Masson, notaire, rue Perrault, 4 (pl. du Louvre).

TRÈS-BEL HOTEL GABRIEL, N^o 4, avec JARDIN (Champs-Élysées). A ADJUGER, même sur une ench., en la chambre des notaires de Paris, le mardi 16 mai 1876. Cont. : 2,000 mètr. env. — Mise à prix : 1,900,000 f. S'adr. à M. LEGAY, notaire, rue Saint-Lazare, 82.

VILLE DE PARIS. ADJON, sur une ench., en la ch. des not. de Paris, le mardi 9 mai 1876, midi, de 1^o **TERRAIN**, r. DU FAUB.-ST-DENIS, 133. Cont. : 319^m. — M. à p. (150 f. le m.) : 47,850 fr. 2^o **TERRAIN**, r. MICHEL-BIZOT et r. DE LA VOUTE, en 2 lots. 1^{er} lot, 160^m 62. M. à p. (25 f. le m.) : 4,015 f. 50. 2^e lot, 253^m 41. M. à p. (20 f. le m.) : 5 068 f. 20. S'adr. aux notaires Me J.-E. DELAPALME, r. Auber, 11, et MAHOT DELAQUERANTONNAIS, r. de la Paix, 5 dépré de l'ench.

HOTEL à PARIS, rue Blanche, 39, entre cour et jardin, A VENDRE, sur une enchère, en la chambre des notaires de Paris, le 16 mai 1876. Conten. : 600 mètr. — Mise à prix : 200,000 fr. S'adr. à Me BAUDOIN, not., r. de Châteaudun, 38.

A VENDRE A L'AMIABLE **LA TERRE DE MALNOUE** Située à 20 kilomètres de Paris, près la station de Villiers-sur-Marne, chemin de fer de l'Est, sur les communes d'Émerainville et Champs (Seine-et-Marne), et de Noisy-le-Grand (Seine-et-Oise), consistant en un BEAU CHATEAU style Louis XIII, de construction récente; grand parc de 63 hectares entouré de murs, avec eaux vives et communs; corps de ferme, terres, prés et bois; le tout d'une contenance de 343 hectares environ, d'un seul tenant.

TRÈS-BELLE CHASSE S'adresser : Pour tous renseignements et pour traiter, à Me FABRE, notaire à Paris, 14, rue Thevenot ; Et pour visiter, Soit au gardien du château, soit à M. Allegre, garde-chasse.

G^{de} PROPRIÉTÉ A PARIS quartier de la Gare, rue du Château-des-Rentiers, 104, 106, 108 et 110.

ET 3 G^{ds} TERRAINS propres à bâtir, situés à Justice (14^e arr.), cont. 5,850^m, en 1 lot; le 2^e lieu dit la Fontaine-aux-Clercs (13^e arr.), cont. 5316^m, en 1 lot, et le 3^e r. Julie projetée (14^e arr.), cont. 2,423^m 40, en 6 lots, cont. de 358^m 50 à 482^m 50, à adjuger, même s. une enc., en la ch. des not., le mardi 16 mai 1876. Mises à prix : Pr prop. r. Château-des-Rentiers (rev. brut, 14,700 fr. des const^s seulement, 34,834 fr. 95. Restant dus au Crédit foncier) 120,000 fr. — Pour les terrains : le 1^{er}, 4 fr. 25 env. le m., 25,000 fr. ; le 2^e, 3 fr. le m. 15,948 fr. ; le 3^e, chaque lot à 5 f. le m. S. à Me AUMONT-THIEVILLE, n^o, 10 bis, b. B.-Nouvelle.

ADJON, sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le mardi 23 mai 1876, d'une **MAISON A PARIS, RUE D'ARRAS, N^o 6** (5^e arrondissement). Revenu net : 6,422 fr. — Mise à prix : 80,000 fr. S'adr. à Me BAZIN, notaire, rue Ménars, 8.

ADJON, sur une enchère, en la chambre des notaires de Paris, le mardi 16 mai 1876, de **3 MAISONS** A PARIS. La 1^{re}, r. Montmorency, 47. — Rev. brut, 7,900 f. M. à p. : 80,000. La 2^e r. de Buci, 32, et r. de l'Eclaudé-St-Germain, 25. Rev. brut, 14,690 fr. M. à p. : 140,000 f. La 3^e, r. de Buci, 38, et r. de l'Eclaudé-St-Germain, 31. — Rev. net, 4,800 fr. — Mise à prix : 60,000 fr. S'adr. à Me LAVOCAT, not., quai de la Tournelle, 37.

ADJON, le lundi 8 mai 1876, à une heure, en l'étude de Me SAUNIER, notaire à Nemours, de **LA TERRE DE FAY** près (ligne du Bourbonnais) ayant appartenu à la Maison de Lorraine, CHATEAU avec FOSSES DE DÉFENSE, PARC, FERME, BOIS (belle chasse). Contenance, 282 hect. Revenu susceptible d'augmentation : 15,200 fr. — Mise à prix : 400,000 f. S'adr. à Me SAUNIER, dépositaire de l'enchère ; — à Me MEIGNEN, notaire à Paris, rue Saint-Honoré, 370, — et à Me LEMAY, notaire à Lille.

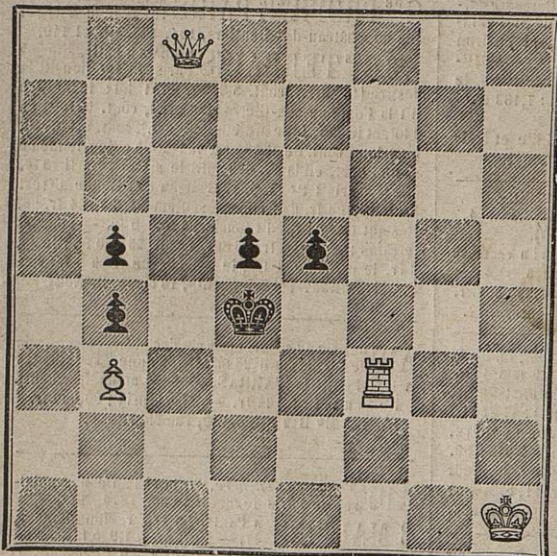
Les Annonces et Insertions sont reçues Chez MM. L. AUBOURG et C^{ie}, 10, pl. de la Bourse et dans les bureaux du journal.



VILLEFRANCHE (Rhône). — Cavalcade de bienfaisance du 23 avril. — (Dessin de M. Valnay, d'après le croquis de M. Albert S. M.)

ÉCHECS

PROBLÈME N° 603, COMPOSÉ PAR M. P. RICHARDSON



Les Blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 601.

- | | |
|---|------------------|
| 1. C 8 CD | 1. R 4 F (A) |
| 2. C 7 D, échec | 2. R 4 D (1) (2) |
| 3. R 2 D | 3. R 5 D |
| 4. T 6 D, échec et mat. | |
| (1) | 2. R 5 C |
| 3. T 6 TD | 3. R 4 C |
| 4. R 3 F, échec déc. et mat. | |
| (2) | 2. R 4 C |
| 3. R 3 F, échec et mat le coup suivant. | (A) |
| (A) | 1. R 4 R |
| 2. C 7 D, échec | 2. R 4 F (3) |
| 3. P 4 T | 3. R 5 F |
| 4. T 6 F, échec et mat. | |
| (3) | 2 R 5 F |
| 3. T 5 T, et mat le coup suivant. | |

Refusez les contrefaçons. — N'acceptez que nos boîtes en fer-blanc, avec la marque de fabrique *Revalescière Du Barry*, sur les étiquettes.

SANTÉ A TOUS rendue sans médecine, sans purges et sans frais, par la délicieuse farine de Santé dite :

REVALESCIÈRE

Du BARRY, de Londres.

Trente ans d'un invariable succès, en combattant les dyspepsies, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, palpitations, nausées, vomissements, constipation, coliques, toux, asthme, étouffements, étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnies, mélancolie, diabète, faiblesse, épuisement, anémie, phthisie, tous désordres de la poitrine, gorge, haleine, voix, des bronches, foie, intestins, membrane muqueuse, cerveau et sang. C'est, en outre, la nourriture par excellence qui, seule, réussit à éviter tous les accidents de l'enfance. — 88,000 cures, y compris celles de M^{me} la Duchesse de Castlestuart, le duc de Pluskow, M^{me} la marquise de Bréhan, lord Stuart de Decies, pair d'Angleterre, M. le docteur professeur Wurzer, etc.

Cure n° 65,311. Vervant, le 28 mars 1866
Monsieur, — Dieu soit béni! votre Revalescière m'a sauvé la vie. Mon tempérament, naturellement faible, était ruiné par suite d'une horrible dyspepsie de huit ans, traitée sans résultat favorable par les médecins, qui déclaraient que je n'avais plus que quelques mois à vivre, quand l'éminente vertu de votre Revalescière m'a rendu la santé.
A. BRUNELIÈRE, curé.

Cure n° 78,364
M. et M^{me} Léger, 32, rue Bichat, Paris, de *maladie de foie*.

Cure n° 68,471
M. l'abbé Pierre Castelli, d'épuisement complet, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans; la *Revalescière* l'a rajeuni. « Je prêche, je confesse, je visite les malades, je fais des voyages assez longs à pied, et je me sens l'esprit lucide et la mémoire fraîche. »

Quatre fois plus nourrissante que la viande, elle économise 50 fois son prix en médecines. En boîtes : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les Biscuits de Revalescière, en boîtes de 4, 7

et 60 fr. — La *Revalescière chocolatée*, en boîtes de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr.; ou environ 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste, les boîtes de 32 et 60 fr. franco. — Dépôt partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — Du BARRY ET D^o, 26, place Vendôme, Paris.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Déjazet s'est incarnée dans tous ses rôles, et a charmé trois générations.

Ont deviné le dernier rébus : Cercle des Vendredistes à Paris; l'Œdipe du café de l'Univers, au Mans; Jules Toutin, à Paris; comtesse Jane, à Paris; Léonard, à Paris; les habitués de la Perle, à Chambéry; cercle philologique de Sarlat; la Société des Moucheurs, à Melun; A. T., de Vienne (Isère); café Lirdey, à Dijon; café Gautier, à Cadillac; Vigneron, à Rambouillet; Garnier, à Saint-Vallier; Devine bon, à Paris; Compagnie des chevaliers-tireurs de Chambéry; les Sorciers auvergnats, à Billon.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.